

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE.

TOME I.

FEVRIER, 1843.

No. 12.

HOCHELAGA,

SEU QUARTERIUS REDIVIVUS.

EN quelle partie, à quel point de l'île de Montréal attéra Jacques QUARTIER, lorsqu'il vint visiter, ou reconnaître *Hochelaga*, en 1535, et en quel endroit de l'île cette ville ou bourgade était-elle située ? Ce sont là deux questions qu'il nous semble assez difficile de résoudre d'une manière satisfaisante. Dans un endroit de sa narration Quartier dit que cette ville est située près d'une montagne, ou à un quart de lieue de cette montagne ; et dans un autre, qu'elle en est entourrée. Comme du lieu où il laisse ses barques, ou chaloupes, il dit qu'il fait au moins deux lieues pour s'y rendre, on serait d'abord tenté de croire que c'est à la Longue-Pointe, ou à l'endroit que nous appelons le pied du courant, qu'il laissa ses chaloupes, attendu qu'il ne parle pas plus des îles Sainte-Hélène et Saint-Paul que s'il ne les eut pas vues, ou ne s'en fût pas approché. Mais cette supposition cesse d'être probable, ou plutôt ne peut plus avoir lieu, quand il dit qu'il a été jusqu'au pied d'un saut qu'il n'a pu passer avec ses embarcations, et qu'il décrit comme "le plus impétueux qu'il soit possible de voir ;" description qui ne convient ni au courant de Sainte-Marie, ni à ce que nous appelons le saut *Normand*, saut qu'il est facile d'éviter en chaloupe, bateau ou canot. C'est donc du premier grand saut du fleuve Saint-Laurent, de celui qui a été nommé saut Saint-Louis, que Quartier fit deux lieues, ou plus, par terre, pour se rendre à la bourgade d'Hochelaga. Un fait certain, c'est que cette bourgade n'était pas située sur le bord du fleuve, à l'endroit où est présentement Montréal ; autrement Quartier l'eût aperçue, en passant au-devant, et s'y fût arrêté, puisqu'elle était le but de son voyage. Loin de l'avoir vu, du lieu où il s'arrêta, de l'entrée du saut Saint-Louis, il lui fallut des guides pour l'y conduire. Où donc placerons-nous cette bourgade ? Si elle n'était que rapprochée de la montagne, sans en être entourrée, nous avons pour la placer toutes les hauteurs appelées présentement côteau Saint-Louis, côteau Baron, petite côte Saint-Antoine, &c. ; car quoique la distance du pied du saut Saint-Louis à ces différents côteaux ne soit pas la même, comme sous ce rapport il n'y a pas à faire foi sur l'exactitude de Quartier, qui, par exemple, compte quarante-cinq lieues des îles de Berthier à Hochelaga, le champ des conjectures n'en reste pas moins vaste. On ne rencontrerait probablement pas

la vérité, en plaçant la bourgade d'Hochelaga au bas des hauteurs que nous venons de mentionner, quoique ce fut à une époque bien antérieure au voyage de Quartier, que tout l'espace qui se trouve entre le fleuve et le coteau sablonneux d'environ trois lieues de longueur, depuis la paroisse de La Chine jusque près de celle de la Longue-Pointe, était inondé tous les printems, ou même durant tout le temps des hautes eaux, à l'exception d'une partie de la côte Saint-Paul et de la partie la plus élevée du présent site de Montréal, lesquelles, dans ces temps reculés, formaient des espèces d'îlots. Que tel fut autrefois l'état des choses, c'est ce dont ne doutera nul homme possédant les plus légères connaissances en géologie : mais que cet état de choses date d'une haute antiquité, c'est ce dont on ne doutera pas non plus, si l'on en croit Quartier, quand il dit que du lieu de son débarquement, il a trouvé des chemins très beaux à travers des bois, et bientôt après des terres labourées, ou en culture.

Si Hochelaga était entouré par notre triple montagne (vulgairement, la grande montagne, la petite montagne et le pain de sucre), il n'y a guère que l'entrée de ce que nous appellons la côte des Neiges qui puisse répondre à cette situation ; et de là au pied du saut Saint-Louis il y a effectivement environ deux lieues.

Il règne une étrange confusion, une obscurité presque impénétrable dans le langage de Quartier, ou de celui de ses compagnons qui a écrit la narration : deux fois il se dit à Hochelaga, et deux fois il avance pour s'y rendre, d'abord par eau, sans spécifier la distance qu'il parcourt ; ensuite par terre, après être débarqué.

CHAMPLAIN, 68 ans après, va aussi jusqu'au pied du saut, et même pénètre plus haut que n'avait fait Quartier : il parle évidemment de l'île Sainte-Hélène, au sud de laquelle il passe, parmi les pierres et les cailloux, et à laquelle il donne un quart de lieue de longueur. Quoiqu'il place cette île à l'entrée du saut, et par là fasse croire d'abord qu'il s'agit de l'île Saint-Paul, le courant dont il parle comme étant difficile à remonter, "l'eau qui commence à venir de grande force," est incontestablement le saut *Normand*, dont sont voisines les îles à *la Pierre*, qu'il décrit comme étant des "rochers et petites îles, où il n'y a point de bois, et qui sont à fleur d'eau." Le récit de Champlain n'est pas moins que celui de Quartier plein de confusion, d'obscurité et d'exagération, mais pas plus que ce dernier il n'aurait aperçu Hochelaga de ses embarcations, si cette bourgade eût encore existé en 1603, quand même il aurait passé entre l'île de Montréal et celle de Sainte-Hélène ; car les bords du fleuve étaient alors tout couverts d'arbres de haute futaie, qui lui en auraient dérobé la vue. Mais cette bourgade n'existait plus alors ; le peuple qui l'avait habitée, peuple d'un caractère doux et inoffensif, et selon toutes les apparences, de l'humeur la plus pacifique, ce bon peuple avait été

exterminé par un ennemi cruel et sanguinaire, qui avait fait de ce séjour de l'innocence, de la paix et de l'hospitalité, un lieu de désolation, une solitude silencieuse dans une des plus belles situations du monde. Cet ennemi à forme humaine, mais du caractère du tigre, était sans doute cette nation d'*Agrjuda* (ou méchantes gens), Hurons ou Iroquois, dont on parla à Quartier comme d'hommes armés jusque sur les doigts, perpétuellement en guerre, et ne respirant que massacre et destruction. Si au temps de Champlain, ou même lors de la fondation de Montréal, en 1641, il ne restait aucun vestige d'Hochelaga, la destruction du peuple qui l'habitait doit être arrivée avant le temps où les Iroquois "s'étant assemblés au nombre de huit mille hommes, désirèrent tous leurs ennemis, qu'ils surprissent dans leurs enclôs;" car cette grande expédition, cet horrible acte de destruction dont parle LESCARBOT, n'avait eu lieu que quelques années avant le temps où il écrivait, et devait être récent encore vers l'an 1600.

Quoiqu'il en soit, en rajeunissant un peu le style de Quartier, et en co-ordonnant autant que possible les diverses parties de sa narration, tâchons de la rendre aussi intelligible par la forme, qu'elle doit être par le fond intéressante, particulièrement pour nous, qui avons remplacé le peuple dont il y est parlé, ce peuple qu'il eût été si facile, en apparence, de faire passer à la civilisation, et de convertir au christianisme, s'il avait été donné suite à la découverte de Quartier. Mais pour l'abréger un peu, nous remarquerons préalablement qu'étant à Hochelaga, Quartier ignorait qu'il fût dans une île, ou tout environné de rivières, et que lorsqu'on lui parle évidemment de la grande rivière des Outaouais, il croit que c'est du Saguenay qu'il s'agit.

Il est encore à remarquer que ni les habitans d'Hochelaga, ni ceux de *Stadaconé*, ni ceux avec qui Champlain s'entretient plus tard, ne paraissent connaître la chute de Niagara, quoique ces derniers décrivent assez exactement les lacs Ontario, Erié, Huron et Supérieur. Cette chute devait être alors ce qu'elle est aujourd'hui, et elle ne ressemble nullement au saut de Saint-Louis, aux cascades de Beauharnais, aux rapides des Cèdres et du Côteau du Lac, au Long Saut, au saut de la Chaudière, &c. Les Iroquois avaient-ils de tout temps éloigné tous les autres habitans du Canada, de cette chute, et gardé pour eux seuls le secret de son existence?

"Le 29^e jour de septembre (1535), dit la narration, le capitaine (Jacques Quartier) voyant qu'il n'était pas alors possible de passer avec le gallion (l'*Émérillon*, du port d'environ quarante tonneaux), fit accoutrer et avitailler les deux barques (ou chaloupes), pour remonter le fleuve aussi loin qu'il nous serait possible. Nous navigâmes jusqu'au deuxième jour d'octobre, que nous arrivâmes à la contrée d'Hochelaga; et chemin faisant nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui nous apportaient du poisson et autres

vietuailles, dansant et donnant de grandes marques de joie de notre venue. Arrivés au pays d'Hochelaga, plus de mille personnes; hommes, femmes et enfans, vinrent au-devant de nous, et nous firent aussi bon accueil que jamais père fit à son enfant, car les hommes en une bande dansaient, en une autre, les femmes et les enfans. Ils nous appartaient force poisson et de leur pain, fait de gros mil (maïs), qu'ils jettaient dans nos chaloupes en telle abondance, qu'il semblaient qu'il tombât de Pair.

“ Voyant cela, le capitaine descendit à terre, accompagné de plusieurs de ses gens, et sitôt qu'il fut descendu, ils s'assemblèrent tous autour de lui et des autres, en leur faisant un accueil extraordinaire; les femmes apportaient leurs enfans à brassées pour les faire toucher au capitaine et à ceux qui étaient en sa compagnie, lui faisant une réception d'allégresse, une fête de bien-venue qui dura plus d'une demi-heure. Voyant leur hospitalité et leur bon vouloir, le capitaine fit ranger et assoir toutes les femmes et leur donna certaines pâténôtres d'étain et autres bagatelles et à partie des hommes des couteaux. Puis il se retira à bord des chaloupes. Durant toute la nuit ce peuple demeura sur le bord du fleuve, près des chaloupes, faisant des feux et des danses, et disant à toute heure *Aguiazé*, qui est leur cri de salut et de joie.

“ Le lendemain, de grand matin, le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et *demeurance* de ce peuple, et une montagne près de laquelle cette ville est située. Il prit avec lui les gentilshommes et vingt mariniers, laissant le surplus pour la garde des chaloupes, et se fit accompagner et conduire par trois des habitans d'Hochelaga. Etant dans le chemin, nous le trouvâmes aussi battu qu'il soit possible de voir en la plus belle plaine, et vîmes des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels la terre était toute couverte de glands.

“ Ayant fait environ une lieue et demie, nous rencontrâmes un des principaux seigneurs d'Hochelaga, accompagné de plusieurs personnes, lequel nous fit signe qu'il nous fallait reposer en cet endroit, près d'un feu qu'ils avaient fait. Alors ce seigneur commença à faire une harangue, selon leur coutume de faire connaissance et bon accueil. Le capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une croix et *remembrance* du crucifix, qu'il lui fit baiser et lui pendit au col, à son grand contentement. Cela fait, nous continuâmes à marcher, et à environ une demi-lieue de là, nous commençâmes à trouver des terres cultivées et de belles et grandes campagnes toutes pleines de leur blé. Au milieu de ces campagnes est assise et située la ville d'Hochelaga, près et joignant une montagne, *qui est à l'entour d'icelle*, bien cultivée et fort fertile, et de dessus laquelle on voit fort loin. Nous la nommâmes le *Mont Royal*.

“ Lorsque nous fûmes arrivés près de la ville, un grand nombre

de ses habitans vinrent au-devant de nous, nous faisant bon accueil, à leur façon: nos guides nous menèrent au milieu, où il y a entre les maisons une place spacieuse, d'un jet de pierre en quarré environ, et nous firent signe de nous y arrêter. Aussitôt s'assemblèrent toutes les femmes et les filles de la ville, une partie desquelles étaient chargées d'enfans entre leurs bras. Elles nous vinrent baiser le visage, les mains et les autres endroits du corps où elles pouvaient toucher; nous faisant toutes les caresses imaginables, en nous faisant signe qu'il nous plût de toucher leurs enfans. Ensuite, les hommes firent retirer les femmes et les enfans, et s'assirent sur la terre autour de nous. Presque aussitôt, plusieurs femmes revinrent, apportant chacune une natte quarrée, en façon de tapisserie. Elles les étendirent à terre et nous firent assoir dessus: après quoi fut apporté par neuf ou dix hommes, sur une grande peau de cerf, le roi et seigneur du pays, l'*Agohanna*, comme ils l'appellent en leur langue, nous devant à entendre que c'était leur grand chef. Cet *Agohanna* était de l'âge d'environ cinquante ans; il n'était pas mieux accoutré que les autres, si ce n'est qu'il portait pour couronne, autour de sa tête; une manière de lisière rouge, faite de poils de liérison, (ou porc-épic); et il était tout perclus et malade de ses membres. Après qu'il eut fait son signe de salut au capitaine et à ses gens, on leur faisant entendre évidemment qu'ils étaient les bien-venus, il lui montra ses bras et ses jambes, en le priant de les vouloir toucher, comme s'il lui eût demandé guérison et santé. Le capitaine commença à lui frotter les bras et les jambes avec ses mains, et alors il prit la couronne qu'il avait sur la tête et la donna au capitaine, à qui alors on amena plusieurs malades, aveugles, borgnes, boiteux, impotents; et gens si vieux que les paupières des yeux leur tombaient sur les joues. Ces malades s'asseyaient ou se couchaient près du capitaine, afin qu'il les touchât; tellement qu'il semblaient que Dieu fût venu là pour les guérir.

“ Voyant la foi et piété de ce peuple, le capitaine dit l'évangile de Saint Jean, savoir l'*In principia*, faisant le signe de la croix sur les malades, et priant Dieu de leur donner connaissance de notre sainte foi et de la passion de notre sauveur, et la grâce de recevoir chrétienté et baptême. Puis il prit une paire d'heures et leur lut tout haut la passion de notre Seigneur, tellement que tous la pussent ouïr, ce qu'ils firent en grand silence, prêtant une attention merveilleuse, regardant le ciel, et faisant les mêmes cérémonies qu'ils nous voyaient faire.

“ Ensuite le capitaine fit ranger les hommes d'un côté, les femmes d'un autre, et les enfans d'un autre: il donna aux principaux et autres des couteaux et hachots, aux femmes des pâtenôtres et autres bagatelles, et jeta par la place parmi les enfans de petites bagues, et des *agnus dei* d'étain; ce dont ils témoignèrent une joie incroy-

able. Ensuite le capitaine fit jouer les trompettes et autres instrumens de musique ; ce qui parut les réjouir fort. Enfin nous primes congé d'eux pour nous retirer ; ce que voyant, les femmes se mirent au-devant de nous pour nous arrêter, et on nous apporta des mets qui avaient été apprêtés pour nous, savoir du poisson, des potages (de maïs, fèves et pois), du pain, et autres choses, pour nous faire repaître et diner en ce lieu. Mais parce que ces mets n'étaient point à notre gout, et qu'il n'y avait pas de sel, nous les remerciâmes, leur donnant à entendre que nous n'avions pas besoin de manger.

“Après que nous fûmes sortis de la ville, nous fûmes conduits par plusieurs hommes et femmes sur la montagne, qui en est éloignée d'un quart de lieue. Etant sur la cime, nous eûmes vue et connaissance de plus de trente lieues à l'entour ; entre les montagnes que nous voyions, la terre est unie, labourable et la plus belle qu'il soit possible de voir ; et par le milieu de ces terres, nous voyions le fleuve bien au-delà du lieu où étaient demeurées nos chaloupes, où il y a un saut d'eau le plus impétueux qui se puisse voir, et qu'il nous fut impossible de passer.

“Nous nous retirâmes à nos chaloupes, accompagnés d'un nombre de peuple, dont une partie chargeaient nos gens sur eux et les portaient lorsqu'ils les voyaient fatigués. Notre départ ne se fit pas sans grand regret de la part de ce peuple, dont une partie nous suivirent tant qu'ils purent, en descendant le fleuve.

“Les habitans d'Hochelaga ne s'adonnent qu'au labourage et à la pêche pour vivre : ils ne bougent pas de leur pays, et ne sont pas ambulans comme ceux de Canada et du Saguenay, bien que les Canadois leur soient sujets, ainsi que huit ou neuf autres peuples, qui sont sur le fleuve. La plus précieuse chose qu'ils aient au monde, est une espèce de coquillage blanc, appelé par eux *ésurni*, qu'ils pêchent dans le fleuve, et dont ils font des pâtenôtres et usent comme nous faisons de l'or et de l'argent.”

UNE SOIRÉE BOURGEOISE.

DERNIÈREMENT on remarquait beaucoup de lumières aux quatre croisées d'un appartement situé au second dans une maison de la rue Grenetat ; cela n'avait pas le faste, le brillant du Cercle des Etrangers, mais cependant cela annonçait quelque chose ; ces quatre fenêtres, bien également éclairées, avaient un air de fête, et les laborieux habitans de la rue Grenetat, qui n'ont pas l'habitude de faire de grandes dépenses d'éclairage, même dans leurs boutiques, se disaient en regardant les quatre croisées qui faisaient honte au réverbère : “Certainement il y a ce soir quelque chose d'extraordinaire chez monsieur Lupot.”

M. Lupot est un honnête négociant retiré du commerce depuis

peu de temps. Après avoir vendu pendant trente ans de la papeterie, sans avoir une seule fois eu recours à un voisin ou à un ami, pour les paiemens de la fin du mois, M. Lupot, ayant amassé huit mille francs de rente, avait vendu son fond et quitté le commerce pour se livrer aux douceurs de la vie domestique, pour être aux petits soins près de son épouse, madame Félicité Lupot, femme essentiellement nonchalante, qui était fort bien placée dans un comptoir, tant qu'il ne s'agissait que de rendre la monnaie de cent sous, mais qui perdait la tête lorsque cela allait plus loin. Cela ne l'avait pas empêchée de faire le bonheur de son mari (ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour cela), et de lui donner une fille et un garçon.

La demoiselle était l'aînée; elle venait d'atteindre sa dix-septième année, et M. Lupot, qui n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, se flattait de lui trouver un mari ailleurs que dans les pains à cacheter: d'autant plus que mademoiselle Célianire ne montrait aucun goût pour le commerce, et se croyait une vocation décidée pour les beaux arts, depuis qu'elle avait fait, à douze ans, le portrait de son père en berger avec du crayon rouge, et parce qu'un an plus tard elle avait joué de mémoire, *Je suis Lindor*, sur le piano.

M. Lupot était fière de sa fille, qui était peintre et musicienne, qui était d'un pouce plus grande que monsieur son père, qui se tenait droite comme un soldat prussien, qui faisait la révérence comme TAGLIONI, qui avait un nez aquilin trois fois long comme les nez ordinaires, une bouche dans le même genre, et des yeux si malins, si espiègles, qu'on ne les trouvait pas facilement.

Le petit Lupot n'avait encore que sept ans; on lui passait tout, vu son extrême jeunesse, et M. Ascagne profitait de la permission pour faire le diable du matin au soir; car son père l'aimait trop pour le gronder, et sa mère était trop nonchalante pour se mettre en colère.

Or un matin M. Lupot s'était dit: "J'ai une jolie fortune, j'ai une charmante famille, j'ai une épouse qui ne s'est jamais mise en colère; mais cela ne suffit pas dans ce monde pour être invité, recherché, pour qu'on parle de moi enfin. Depuis que j'ai quitté le papier velin et la cire à cacheter, ma société ne s'est composée que de quelques amis, anciens marchands comme moi, qui viennent faire la partie de vingt-et-un ou de loto; mais je veux voir mieux que cela; ma fille ne doit pas vivre dans un cercle si resserré; ma fille a une vocation prononcée pour les arts, je dois recevoir des artistes; je donnerai des soirées, des thés, des punchs même, si cela est nécessaire; on jouera la bouillotte et l'écarté; car ma fille a le loto en horreur: enfin je veux qu'on parle de mes réunions, et que Célianire y trouve un mari digne d'elle."

M. Lupot avait été près de sa femme, qui était assise sur son

grand fauteuil élastique, caressant son chat couché sur ses genoux, et il lui avait dit :

“Ma chère Félicité, je veux donner des soirées, recevoir beaucoup de monde. . . . Nous vivons dans une sphère trop étroite pour notre fille qui est née pour les arts, et pour notre fils Ascagne qui, je crois, fera parler de lui.”

Madame Lupot, sans cesser de caresser son chat, avait répondu : “Eh bien, qu’est ce que cela me fait tout cela. . . . est-ce que je vous empêche de recevoir du monde. . . . pourvu que cela ne me cause aucun embarras. . . d’abord ne comptez pas sur moi pour faire quelque chose.

—Tu ne feras rien du tout, Félicité, que les honneurs du salon. . . —Il faudra se lever à toute minute? . . —Tu y mets beaucoup de grâce. . . moi j’ordonnerai tout, et Célanire me secondera.

Mademoiselle Célanire, enchantée du projet de son père, avait sauté à son cou, en s’écriant : “Oh oui, papa, invitez beaucoup de monde, je vais apprendre des contredanses, afin de savoir faire danser, et finir ma tête de Bélisaire, que vous ferez encadrer pour ce soir-là.”

Et le petit Ascagne sautait déjà au milieu du salon, en disant : Je prendrai du thé, du punch et des gâteaux ; je prendrai de tout.”

Puis M. Lupot s’était mis en course ; il avait été voir les amis de ses amis, des gens qu’il connaissait à peine, et il les avait engagés en les priant d’amener leurs connaissances. M. Lupot avait jadis vendu du papier rose à un pianiste et des crayons à un dessinateur ; il s’était rendu chez ses anciennes pratiques, les priant d’honorer la soirée de leur présence, et d’y amener des artistes de leurs amis. Enfin M. Lupot avait pris tant de peine pour se faire une nombreuse réunion, que pendant quatre jours il avait courru tout Paris, gagné un gros rhume et dépensé sept livres dix sous de cabriolet : ce n’est pas tout plaisir de donner une soirée.

Le grand jour, ou plutôt le grand soir était arrivé : on avait allumé toutes les lampes ; on en avait même emprunté chez quelques voisins. . . car Célanire avait trouvé que les trois lampes que l’on possédait ne suffisaient point pour éclairer le salon et la chambre à coucher. C’était la première fois que M. Lupot empruntait quelque chose à ses voisins ; mais aussi c’était la première fois qu’il donnait un thé.

Depuis le matin M. Lupot était occupé à faire les préparatifs de la soirée ; il avait commandé les gâteaux, les rafraîchissements, acheté des cartes, brossé ses tables, relevé ses draperies ; madame Lupot était restée assise dans son fauteuil, en répétant : “Je crains que cela ne soit très-fatigant de recevoir du monde.”

Célanire avait terminé son Bélisaire, qui ressemblait beaucoup à Barbe-Bleue, et auquel on avait fait l’honneur d’un cadre

gothique, que l'on avait placé bien en vue dans le salon. Mademoiselle Lupot avait une fort belle toilette; une robe nouvelle, les cheveux nattés à la Clotilde: tout cela devait nécessairement faire impression sur l'assemblée.

Ascagne avait un petit matelot neuf, ce qui ne l'empêchait pas de faire la culbute dans la chambre, de monter sur les meubles, de toucher aux cartes, de les prendre pour faire des capucins, d'ouvrir les armoires et de mettre la main sur les gâteaux.

Quelquefois la patience échappait à M. Lupot, et il s'écriait: "Madame, faites donc finir votre fils! . . . Mais alors madame Lupot répondait sans tourner la tête: "Faites-le finir vous-même, monsieur; vous savez bien que c'est vous qui le corrigez."

Huit heures venaient de sonner, et personne n'était arrivé. Mademoiselle Lupot regardait son père qui regardait sa femme, laquelle regardait son chat. Le père de famille murmurait de temps à autre: "Est-ce que notre soirée se passera entre nous? Et il jetait des regards désolés sur ses quinquets, ses tables, ses apprêts de cérémonie. Mademoiselle Célanire soupirait, regardait sa toilette, et se regardait dans la glace. Madame Lupot se contentait de dire: "C'était bien la peine de tout mettre sens-dessous-dessous ici." Quant au petit Ascagne, il sautait dans la chambre, en répétant: "S'il ne vient personne, nous aurons bien plus de gâteaux à manger."

Enfin la sonnette se fait entendre: c'est une famille de la rue Saint-Denis, d'anciens parfumeurs qui ont conservé de leur état l'habitude de se couvrir d'odeurs; à leur entrée dans le salon, c'est comme si l'on venait d'ouvrir des cassolettes; une vapeur de jasmin, de vanille, frappe l'odorat; on en est étourdi, on en a mal à la tête.

D'autres personnes ne tardent pas à arriver: M. Lupot ne connaît pas la moitié des gens qu'il reçoit, et qui lui sont amenés par d'autres personnes qu'il connaît à peine. Mais il est dans l'enchantement, dans le ravissement. On lui dit, en lui présentant un jeune fashionable: "Voici un de nos premiers pianistes, qui a bien voulu sacrifier un grand concert pour venir à votre petite soirée."—Ensuite c'est un chanteur de salon, homme délicieux, que l'on s'arrache dans toutes les réunions, et qui, quoique fort enrhumé, consentira à faire jouir la société d'une de ses dernières compositions.—Celui-ci est un premier prix du Conservatoire, Boyeldieu en herbe, qui fera des opéras quand il aura des poèmes qui seront reçus, et que sa musique le sera aussi.—Cet autre est un peintre; il a mis au salon; il a eu un succès fou: on ne lui a pas acheté ses tableaux, à la vérité, mais c'est qu'il n'a pas voulu les vendre à des gens indignes de les apprécier.

Enfin, de tous côtés, M. Lupot n'aperçoit dans son salon que des gens du premier mérite; il en est étourdi, ravi, transporté; il ne trouve pas d'expressions pour leur témoigner le plaisir qu'il

éprouve à les recevoir ; et pour ceux-là il néglige ses anciens amis, il dérange ses vieilles connaissances, il leur parle à peine ; il semble que les nouveau-venus, des étrangers qu'il voit pour la première fois, méritent seuls tous ses soins, toute son attention.

Madame Lupot est lasse de se lever, de saluer et de présenter une chaise. Mais sa fille est radieuse ; son mari va et vient du salon dans la chambre à coucher, en se frottant les mains, comme s'il venait d'acheter Paris ; et le petit Ascagne ne rentre jamais dans le salon que la bouche pleine.

Il ne suffit pas de recevoir beaucoup de monde ; il faut encore savoir l'amuser : c'est une chose que peu de personnes savent faire, même les plus habituées à donner des réunions. Chez les unes on s'ennuie, on baille en grande cérémonie : il faut se borner à une conversation qui n'est ni amicale, ni franche, ni gaie. Chez d'autres, il faut entendre le maître de la maison qui, s'il est chanteur ou exécutant, ne quittera pas son piano, de crainte que quelque autre ne se permette aussi de faire plaisir. Il en est qui aiment le jeu, et ne reçoivent que pour faire leur partie. Pour celles-là leur seule affaire est de jouer, et peu leur importe alors que les personnes qui viennent les voir s'amuse ou s'ennuient ; elles ne s'en inquiètent pas. Ah ! qu'il y a peu de maisons où l'on sache recevoir et amuser son monde ! Il faut pour cela un tact, un esprit, une abnégation de soi-même, bien rares sans doute, puisque si peu de personnes en font preuve quand elles donnent des soirées.

M. Lupot allait et venait ; il souriait, saluait, &c. ; mais les nouveau-venus, qui ne s'étaient point rendus à l'invitation du bon bourgeois pour le voir sourire et se frotter les mains, commencèrent à dire, même assez haut : "Ha ça . . . est-ce qu'on passera la soirée à se regarder ici . . . ce serait bien amusant !"

M. Lupot a voulu entamer la conversation avec un gros monsieur qui porte des bésicles, qui a une cravate supérieurement nouée, et qui fait presque continuellement la grimace en regardant la société ; on a dit à l'estimable Lupot que ce monsieur si bien cravaté, était un homme de lettres, et qu'il daignerait peut-être lire ou réciter des vers de sa composition. L'ancien papetier toussa trois fois avant d'oser aborder le gros monsieur ; il se risque enfin à lui dire : "Enchanté de posséder à ma soirée un homme de lettres de la force de monsieur . . . — Ah ! c'est vous, monsieur, qui êtes le maître de la maison ? . . . — J'ose m'en flatter . . . avec ma femme . . . qui est assise là-bas . . . Voilà ma fille . . . cette grande personne qui se tient si droite . . . elle dessine et touche du piano . . . J'ai aussi un fils . . . un petit démon . . . il vient de passer tout-à-l'heure entre mes jambes . . . Oh ! c'est un espiègle . . . — Monsieur, je ne conçois pas . . . ce qui me passe . . . c'est que des personnes qui veulent recevoir du monde,

puissent demeurer dans la rue Grenetat . . . c'est une horreur que cette rue . . . de la boue toute l'année . . . des embarras de voitures . . . un quartier sale, bruyant, infect. . . — Monsieur, cependant depuis trente ans que j'y suis. . . — Ah ! monsieur, j'y serais mort trente fois. Quand on loge rue Grenetat, il faut dire adieu aux artistes . . . il faut renoncer à la société . . . car vous conviendrez que c'est un guet-à-pens que de faire venir un certain monde dans cette rue. . .”

M. Lupot cesse de sourire, et de se frotter les mains ; il s'éloigne du monsieur à bicyclette, dont la conversation ne l'a pas amusé, et il s'approche d'un groupe de jeunes gens qui semblent occupés à regarder le Bélisaire de mademoiselle Célianire. “On admire l'ouvrage de ma fille, se dit M. Lupot, tâchons, sans faire semblant de rien, d'entendre les remarques de ces artistes.” Les jeunes gens faisaient en effet leurs remarques, qu'ils mêlaient de ricane-mens très prononcés. “Devines-tu ce que c'est que cette tête ? . . . Oh ma foi, non . . . j'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle ! — C'est Bélisaire, mon cher ! . . . — Allons donc ! . . . pas possible ! . . . ça Bélisaire ! . . . c'est le portrait de quelque épicier, d'un parent de la maison probablement. — Regarde donc ce nez . . . cette bouche ! . . . C'est épouvantable. . . Oser encadrer une telle infamie ! . . . Il faut être bien obtus ! bien ignare . . . ça ne vaut pas le portrait du *Juif errant* que l'on vend pour deux sous en tête de la chanson.”

M. Lupot en a bien assez entendu. Il s'éloigne du groupe sans souffler mot ; il baisse la tête et va se glisser près du piano.

Le jeune pianiste, qui avait sacrifié un grand concert pour venir à la soirée bourgeoise, venait de s'asseoir devant le piano. Il fait courir ses mains sur l'instrument, et s'écrie : Ah ! quelle épipnette ! . . . quel chaudron ! comment voulez-vous qu'on se fasse entendre sur un aussi mauvais instrument. . . C'est impossible. Ah ! ce ré ! Ah ! ce fa ! . . . cela imite la vielle . . . et il n'est même pas d'accord !” Et malgré cela, le pianiste restait au piano ; il jouait toujours, mais il tapait de toutes ses forces, et à chaque instant il cassait une corde ; alors il éclatait de rire, en disant : “Bon ! encore une de cassée ! . . . Tout à l'heure il n'en restera plus ! . . .”

M. Lupot était rouge jusqu'aux oreilles ; il avait bien envie de dire au célèbre artiste : “Monsieur, je ne vous ai point engagé à venir passer la soirée chez moi, pour que vous y cassiez toutes les cordes de mon piano ; quittez l'instrument si vous le trouvez mauvais, mais n'empêchez pas que d'autres s'amuset dessus.” Cependant le bon M. Lupot n'osait point dire cela, ce qui eût été fort rationnel, et il restait à entendre casser les cordes, quoique cela lui fit beaucoup de peine.

Mademoiselle Célianire s'approche de son père ; elle est désolée

de la manière dont on a traité son piano ; elle ne pourra pas jouer son air, mais elle compte se dédommager en chantant une romance, qu'un vieux voisin veut bien lui accompagner avec la guitare. Ce n'est pas sans peine que M. Lupot parvient à obtenir un peu de silence et d'attention pour sa fille. A l'aspect du vieux voisin et de la guitare, un rire étouffé s'est emparé de la société ; il est vrai que le vieil amateur ressemble à un troubadour de cafezou, et que sa guitare est faite comme les anciens sistres. On est fort curieux d'entendre ce monsieur pincer de son instrument. Il commence en battant la mesure avec son pied et sa tête ; ce qui lui donne l'air de ces Chinois qu'on place sur les cheminées. Cependant mademoiselle Lupot risque sa romance ; mais elle ne peut jamais attraper la mesure de son accompagnateur, qui, au lieu de suivre la chanteuse, paraît décidé à ne rien changer dans les mouvemens de sa tête et de son pied. La romance produit un mauvais effet ; Célanire n'y est plus ; elle a perdu son *sol* ; elle perd aussi la tête ; et, au lieu d'entendre applaudir sa fille, M. Lupot entend des jeunes gens dire en riant : " On n'en voudrait pas même au Café des Aveugles."

" Je vais servir le thé, se dit l'ex-papetier ; cela remettra peut-être l'assemblée de bonne humeur." Et M. Lupot court donner des ordres à sa bonne, et la vieille domestique, qui n'a jamais vu tant de monde chez ses maîtres, ne sait plus ce qu'elle fait, et casse les tasses, en voulant aller plus vite. " Nanette, avez-vous apprêté ce qui se sert avec le thé," demande M. Lupot à sa domestique : les gâteaux, la brioche ? . . — Oui, monsieur, tout est prêt, tout est coupé . . . — Il y a encore autre chose que je vous ai expliqué ; des sandwich. . . Des cent suisses, monsieur ? — Des sandwich ; c'est une petite friandise anglaise . . . des tartines de pain coupées minces avec du beurre dessus et du jambon dans le milieu. . . Ah, mon Dieu, monsieur, j'ai oublié ce ragoût-là. — Eh ! vite, Nanette, faites-en sur-le-champ, pendant que ma fille va servir le thé et la brioche ; vous en apporterez ensuite sur un plateau."

La vieille servante court dans sa cuisine en maudissant la friandise anglaise, et se hâte de couper des tartines de pain et de les couvrir de beurre ; mais n'ayant pas pensé à acheter du jambon, Nanette cherche dans sa tête comment elle pourrait le remplacer, et tout en cherchant, elle aperçoit un gros morceau de bœuf froid qui est resté du diner, et elle se dit : " Pardieu, je vais leur couper des tranches de bouilli et leur mettre ça dans la tartine ; ça sera encore ben assez bon pour eux ; avec beaucoup de sel dessus, ils prendront ça pour du jambon. Avec leur friandise anglaise ils me font tourner la tête."

La servante se hâte de mettre son idée à exécution ; puis elle entre dans le salon avec un plateau couvert des sandwich de son invention, et elle en présente à la société en disant : " Qui est-ce

qui veut des cent choses ?” Tout le monde prend de ce que l'on a mis à la mode avec le thé ; mais bientôt un murmure général éclate dans l'assemblée : les dames jettent leurs tartines au feu ; les hommes les posent sur les meubles, et chacun s'écrie : “ Que diable nous fait-on manger là ! c'est détestable ! . . ça ne peut pas s'avaler.—Je crois, Dieu me pardonne, que c'est son pot-au-feu dont ce brave homme veut nous régaler.—C'est une attrape que cette soirée, Et le thé qui sent la fumée. . . —Et tous les petits gâteaux qui ont l'air d'avoir été déjà entamés ! . . —Je crois qu'on veut nous empoisonner.”

M. Lupot est au désespoir : “ il cherche sa servante, qui s'est cachée dans sa cuisine ; il n'est occupé qu'à ramasser et enlever les restans de tartines. Madame Lupot ne dit rien, mais elle est de fort mauvaise humeur, car elle a mis un chapeau neuf qu'elle croyait que l'on trouverait charmant, et une jeune dame est venue lui dire : “ Ah ! madamé, que vous êtes mal coiffée ! . . mais votre chapeau est de l'ancien régime . . . on ne porte plus de ces formes-là.—Cependant, madame, je l'ai acheté rue Saint-Martin, il n'y a pas deux jours.—Eh ! madame, est ce donc dans ce quartier qu'on trouve les dernières modes ? . . Allez chez mademoiselle Alexina Laroze, Carefour Gaillon ; c'est-là que vous trouverez des chapeaux délicieux . . . des modes nouvelles et de bon goût . . . mais de grâce, madame, ne remettez plus ce chapeau-là ; il vous donne cent ans.”

“ C'est bien la peine de se fatiguer à recevoir du monde pour entendre de pareils compliments,” se dit madame Lupot, tandis que son mari fait la chasse aux tartines.

Le gros monsieur aux bésicles, qui ne conçoit pas que l'on puisse demeurer rue Grenetat, ne veut cependant point y être venu pour rien ; il s'est assis dans un fauteuil qu'il a placé au milieu du salon, et il avertit la société qu'il va réciter des vers de sa composition. La société ne semble pas enchantée de l'avertissement, mais elle se range en cercle pour écouter le poète. Celui-ci tousse, crache, se mouche, prend du tabac, étternue, fait lever les quinquets, fermer les portes, demande de l'eau sucrée, et passe sa main dans ses cheveux. Après avoir fait ce manège pendant quelques minutes, l'homme de lettres commence enfin. Il récite ses vers d'une voix à faire casser les vitres : il n'y a que peu de temps qu'il parle, et déjà un fort joli petit tableau de crimes, de morts, d'échafauds, a été chatouiller les oreilles de la société, lorsqu'un bruit inattendu part de la salle à manger. C'est le petit Ascagne, qui, en voulant atteindre à un baba placé sur une pile d'assiètes, a fait tomber sur lui les assiètes et le gâteau. M. Lupot court pour connaître la cause des cris de son fils ; la société suit le père de famille, n'étant pas fâchée de trouver une occasion de ne plus entendre le poète ; et celui-ci, resté sans auditeurs, se lève

furibond, prend son chapeau et sort du salon en s'écriant : "Aussi, comment ai-je pu avoir la faiblesse de consentir à dire des vers dans la rue Grenetat?" On ramène le petit Ascagne, qui pleure parce que deux assiettes se sont brisées sur son nez, et comme on ne fait plus ni musique ni poésie, on se met à jouer, parce qu'il faut bien faire quelque chose. On établit une table de bouillotte et une autre d'écarté. A l'écarté on appelle M. Lupot; il faut qu'il parie, lorsqu'il manque de l'argent d'un côté; mais M. Lupot, qui n'a jamais joué plus de dix sous à la fois, demeure tout stupéfait quand on lui dit : "Il manque quinze francs de votre côté. . . — Quinze francs ! . . . Qu'est-ce que cela veut dire?" murmure l'honnête Lupot en regardant les joueurs. — "Cela veut dire qu'il faut que vous fassiez quinze francs de ce côté-là . . . c'est toujours au maître de la maison à tenir le jeu quand il n'est pas fait."

M. Lupot n'ose pas refuser; il met ses quinze francs, et les perd. Le coup suivant, il en manque vingt; enfin en une demi-heure, le ci-devant papetier perd quatre-vingt-dix francs. Les yeux lui sortent de la tête; il ne sait plus où il en est, et pour augmenter son désespoir, les parieurs du côté gagnant, en prenant leur argent renversent et brisent une des carcelles que M. Lupot a empruntées pour mieux éclairer sa compagnie.

Enfin l'heure de se retirer est venue, tout ce beau monde s'en va sans même dire adieu aux maîtres de la maison, qui se sont donné tant de mal pour les recevoir. La famille Lupot reste seule: madame accablée de fatigue et piquée de ce qu'on l'a trouvée mal coiffée; Célianire les larmes dans les yeux, parce qu'on s'est moqué de son chant et de ses dessins; Ascagne pâle et malade, parce qu'il a beaucoup trop mangé de gâteaux; M. Lupot l'air consterné et se disant : "J'ai perdu quatre-vingt-dix francs;" la vieille servante ramassant encore des débris de tartines, en murmurant : "Faites-leur donc des friandises anglaises pour qu'ils les jettent dans tous les coins."

"C'est fini ! . . . je ne donnerai plus de grandes soirées, dit enfin M. Lupot; je commence à croire que c'est une sottise de vouloir sortir de sa sphère. Quand on médit les uns des autres entre gens de la même classe, cela fait rire; on s'en amuse; mais quand on se frotte à des gens au-dessus de soi, leur moquerie blesse, et cela n'amuse plus."

CH. PAUL DE KOCK.

LA MÉDECINE HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

La Médecine Grecque.—Je me bornerai à parler de quatre ou cinq des médecins les plus célèbres de l'ancienne Grèce; HIPPOCRATE, PHILIPPE, médecin d'Alexandre le Grand, ASCLEPIADE, THEMISON, GALÉNIUS.

HIPPOCRATE fut incontestablement le plus grand médecin, ou le premier des grands médecins de l'antiquité. La médecine et la chirurgie lui durent d'être portées à l'état de sciences. Il éclaira la pratique par le raisonnement, et rectifia la théorie par la pratique. Tous les biographes exaltent ses connaissances, ses talens, son génie ; louent en lui la probité, l'intégrité, l'humanité, les vertus civiques et patriotiques ; talens et vertus prouvés par tout le cours d'une vie de cent-neuf ans et d'une pratique de plus de quatre-vingt.

La pratique de la médecine et de la chirurgie était chez Hippocrate un droit héréditaire, et il exerça ces arts à titre de succession. Son serment de profession ne m'a pas paru moins instructif que curieux. Il est ainsi conçu :

“ Je jure par Apollon-Médecin, par Esculape, par ses filles Hygée et Pomarée, par tous les dieux et déesses, qu'autant que mon jugement et mes facultés me le permettront, j'observerai fidèlement ce serment et les obligations qu'il m'impose. J'honorerai comme mon père le maître qui m'a instruit dans l'art de la médecine, et si l'occasion le demande, je lui procurerai les nécessités et les douceurs de la vie. Je regarderai ses enfans comme mes frères, et s'ils veulent exercer l'art, je le leur enseignerai, sans exiger d'eux ni dons ni rémunération. Je communiquerai les préceptes, les explications et tout ce qui regarde la médecine, à mes enfans, aux enfans de mon maître et à des jeunes gens qui auront souscrit le serment professionnel, et non à d'autres. Je traiterai mes malades de la manière que mon savoir et mon jugement m'indiqueront comme la plus salutaire, sans négligence, indiscrétion, ou violence. Je n'administrerai de mon propre mouvement, ni ne me laisserai induire à administrer des remèdes délétaires ou dangereux, et je n'induirai personne à le faire. Quant à l'opération pour la pierre, je ne m'en mêlerai pas, mais je l'abandonnerai à ceux qui en font métier. Quelque part que je sois appelé, l'avantage du malade sera toujours mon principal but, repoussant toute vue sordide, et évitant, autant que possible, tout traitement impropre ; et quelque chose que je voie ou que j'entende, dans le cours de ma pratique, ayant rapport aux affaires de la vie, personne n'en aura connaissance par moi, si le secret en doit être gardé. Que je prospère dans la vie privée et les affaires, et que je sois honoré et estimé de tout le monde, si j'observe ce serment solennel ; que le contraire avienne, s'il m'arrive de le violer.”

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa pour l'institution du médecin et du chirurgien, des règles qui méritent d'être connues.

“ La vie est si courte, dit-il, et la médecine exige une si longue étude, qu'il faudrait en commencer l'apprentissage dès la plus

tendre jeunesse. Il faut avertir l'élève que l'expérience seule est moins dangereuse que la théorie dénuée de l'expérience ; que ce n'est ni dans la poussière des écoles, ni dans les livres des philosophes et des praticiens qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile encore d'attendre sa réponse. Conduisez votre disciple dans les hôpitaux, où couvert des ombres de la mort, il vous voie épier et saisir le moment qui peut fixer la victoire. C'est en l'obligeant d'assister à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'initierez dans les secrets intimes de la nature. Il jura, lorsque vous le prîtes pour élève, de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable ; qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment : sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus ? Je n'en excepte aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

“ Quel est le médecin qui honore sa profession ? Celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une exacte probité et une vie sans reproche ; qui pénétré des maux de l'humanité, en étudie avec opiniâtreté la cause et le progrès ; qui après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et qui n'a rien à se reprocher dans le revers. Si l'on n'était assuré de sa discrétion, de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appellant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles ? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagrine ; sur sa fermeté, si par une adulation servile, il ménage leur dégoût et cède à leur caprice ; sur ses lumières, s'il se laisse voir dépourvu de cette sagesse qui devrait lui apprendre qu'au milieu du plus grand savoir se trouve encore plus de disette que d'abondance ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur ; si, sacrifiant toutes les considérations à la fortune, il ne se dévoue qu'au service des grands et des riches ; si autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre.

“ Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorants et présomptueux, dont la Grèce est remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes ; imposteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne sauraient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.”

C'est sans doute un de ces médecins ignorants, présomptueux et envieux, qui a fait, ou fait faire en payant, l'épigramme qu'on lit dans l'Anthologie Grecque, et que l'on a traduite ainsi en français :

PORTRAIT D'HIPPOCRATE.

C'est un homme assez peu sévère,
Et surtout un ami d'un joyeux caractère.

Mysis, comment à peu près est-il fait?—

Hippocrate n'est pas de bien haute stature :

C'est un petit homme propet,
Courteau, ramassé, guilleret,
Assez content de sa figure ;
Qui fait un peu le dameret,
Et qui malgré sa barbe grise,
Pour cacher ses ans, s'adonise ;
Un beau petit jeune vicillard,

Que l'on ne prendrait point pour homme de son art,
Si ce n'est que sa main se familiarise.

PHILIPPE, d'Acarnanie, fut mis par PHILIPPE, roi de Macédoine, auprès de son fils ALEXANDRE, non seulement comme son médecin, mais encore comme son précepteur, son gardien et son compagnon. Philippe vénéra Alexandre comme son roi, et le chérit comme son élève ; ce qui n'empêcha pas les Macédoniens de le croire capable d'attenter aux jours de son souverain, après que DARIUS, roi de Perse, eut promis une récompense de mille talens et une de ses filles en mariage, à quiconque oterait la vie au roi de Macédoine. Philippe était alors le premier médecin d'Alexandre. Les procédés du roi et du médecin, après que le premier eut été retiré tout à fait et presque sans connaissance du Cydnus, où il s'était imprudemment plongé dans un état de grande perspiration, sont un épisode de l'histoire très intéressant, mais trop connu pour que je le rapporte ici. Un médecin devinera sans doute quelle pouvait être, ou comment devait être appelée la maladie causée subitement par cette imprudence ; mais peut-être lui serait-il moins facile de dire quelle était cette potion qui devait opérer promptement la guérison du malade, mais qui ne pouvait être prise que le surlendemain de l'accident. Quoiqu'il en soit, ce qui a lieu après l'administration du remède prouve que Philippe était non seulement un médecin habile, le plus habile de son temps peut-être, mais encore un homme de beaucoup d'esprit et de jugement, et je suis étonné que les auteurs de mon dictionnaire biographique ne l'aient pas jugé digne d'un article particulier.

ASCLEPIADE, natif de Pruze, en Bithynie, mais établi à Rome, fut rhéteur avant d'être médecin. C'est plutôt à cause de sa singularité que de son habileté que je le mets ici, bien qu'on rapporte qu'ayant trouvé un reste de vie dans un homme qu'on était près de conduire au tombeau, il le rétablit dans une santé

parfaite. Cette guérison, peut-être dûe à des remèdes administrés au hazard, lui donna une telle vogue, qu'il put soigner ensuite comme il voulut, sans rien perdre de sa réputation. Il faut avouer pourtant que sa méthode devait être agréable au plus grand nombre, particulièrement aux dames, et pouvait être la meilleure dans certains cas. Il proscrivit ou adoucit tous les remèdes violents, rebutants et difficiles à prendre : le plus souvent il se contentait de prescrire à ses malades *l'abstinence des viandes, celle du vin* en certaines occasions, *les frictions, la promenade et la gestation*, c'est-à-dire les différentes manières de se faire voiturer. Sa maxime était, qu'un médecin devait guérir ses malades *sérieusement, promptement, agréablement*. Pour prouver la bonté de sa théorie et de sa pratique, Asclépiade fit gageure qu'il ne serait jamais malade, et il la gagna. Il mourut d'une chute, dans un âge avancé.

THÉMISON, dont JUVENAL fait un tueur d'hommes,

Quot Themison agros autumno occiderit uno,
fut disciple d'Asclépiade. Le maître aurait rendu un grand service aux malades, s'il eût pu faire qu'ils fussent guéris *sérieusement, promptement et agréablement* ; le disciple voulut bien mériter des médecins et de leurs élèves, en se mettant en tête, dans sa vieillesse, d'établir une méthode pour rendre *plus aisés l'étude et la pratique de la médecine*. Peut-être eut-il mieux fait de s'en tenir au système de son maître : peut-être aussi Juvénal est-il moins croyable que CELSE, qui parle de Thémison comme d'un excellent médecin. Une chose certaine, même d'après le satirique, c'est qu'il avait une pratique très étendue ; car un médecin qui aurait peu de malades à soigner n'en pourrait tuer un grand nombre.

GALENUS, ou GALIEN, natif de Pergame, étudia également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie, disent mes auteurs ; mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Égypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, et la meilleure école de médecine qu'on connoît alors. L'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Des confrères aussi superstitieux que jaloux attribuèrent ses succès à la magie. L'empereur MARC-AURÈLE, s'adressant à PRITOLAUS, gouverneur de son fils, rendit à Galien ce témoignage doublement honorable : " Nous n'avons qu'un médecin : c'est le seul honnête homme que nous ayons. . .

Galien, retourné dans sa patrie, après la mort de Marc-Aurèle, y mourut âgé d'environ quatre-vingts ans. Une de ses maximes était *qu'il falloir sortir de table avec un reste d'appétit*. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et il l'avouait ingénument. " Plusieurs modernes, continuent mes auteurs, sont redevables de toutes leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés, semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le

plus grand nombre des médecins s'est réuni, non seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les philosophes ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris."

É D U C A T I O N .

A la suite de ce que nous avons transcrit dans notre dernier numéro, M. l'abbé DUCHAINE donne le "PROSPECTUS d'une Université, ou d'un établissement littéraire, dans lequel on ferait faire des études selon le plan qu'il vient d'exposer."

Pour former un tel établissement, il "propose d'employer les moyens suivans pour lui fournir des ressources qui puissent le mettre en état de se former comme dans son berceau, et de commencer, en naissant, à répandre le bien-fait de l'éducation en petit, en attendant qu'il soit suffisamment doté pour agir sur un plan étendu :

" 1^o. Le mettre sous la protection bienveillante du Gouvernement et des amis de l'éducation ;

" 2^o. Demander à la Législature quelques secours temporaires ;

" 3^o. Proposer aux notables et à tous les habitans du lieu, une Cotisation pour lui procurer un Terrain, une Maison et des dépendances, et de plus une Contribution annuelle en argent ou effets, pour aider à former les honoraires et la subsistance des professeurs ;

" 4^o. Réunir l'école élémentaire de la paroisse à cet établissement.

" Pour subvenir avec moins de dépenses aux honoraires des professeurs, on emploiera deux moyens : le premier sera de n'en avoir qu'un petit nombre, et pour cela on chargera chacun d'eux de l'obligation d'enseigner plusieurs branches littéraires à la fois, ou de faire plusieurs classes. Le second sera de donner une instruction gratuite à des sujets pauvres et doués de talens, à condition qu'ils professeront à leur tour pendant un certain temps, sans recevoir d'honoraires et sans avoir rien de plus que leur vie et leur entretien honnête.

" Cette Université sera régie par une Corporation, qui en dressera, approuvera et fera exécuter les Règlemens. Cette corporation sera composée des Professeurs, à la tête desquels sera un Professeur en chef, que l'on nommera Directeur ou Président, et qui sera élu pour un certain nombre d'années, mais qui pourra être continué sous bonne conduite, autant de temps qu'il en sera besoin. Elle sera composée, en outre, des Ecclésiastiques et des autres Ministres des différens cultes, qui se trouveront dans le lieu ; des

Seigneurs, des Magistrats, des Représentans du Comté, et d'un certain nombre de Syndics ou d'administrateurs élus par tous les souscripteurs et les directeurs de l'établissement. Ils tiendront des assemblées dans lesquelles tout ce qui concernera l'intérêt et le bon ordre de cet établissement se décidera à la pluralité des voix.

“ Quant à la manière de conduire et de former les élèves de cette Université, tant dans l'acquisition des connaissances littéraires que dans celles des vertus religieuses et morales, les instituteurs auront le soin de leur inspirer, par leurs leçons et par leurs exemples, assez de sentimens religieux, de crainte de Dieu et de sentimens d'honneur, pour leur faire remplir tous leurs devoirs par la persuasion, sans avoir recours aux moyens odieux de la violence et de la contrainte.

“ En conséquence, il ne sera permis à aucun professeur, à aucun régent, ni à aucun instituteur de frapper ni de maltraiter par des actions aucun écolier.

“ S'il se trouve parmi les élèves quelque sujet indocile ou vicieux, on commencera d'abord par le reprendre humainement et charitablement. S'il ne s'amende point après plusieurs admonitions charitables, ou si son exemple devient contagieux, on l'exclura de l'Université ; mais on ne décidera de son exclusion que dans une assemblée des directeurs qui formeront la corporation, et dans laquelle tout sera examiné et pesé avec prudence et maturité, sans partialité, avec justice et discrétion.

“ Si un sujet, après avoir été ainsi exclu et remis entre les mains de ses parens, changeait de vie et de conduite, et que son amendement fût connu et attesté par des personnes de caractère, on le reprendrait de nouveau dans l'Université, et on ne l'exposerait point, par une exclusion perpétuelle, à être privé d'éducation.

“ On ne recevra point les rapports et les délations que les écoliers pourraient faire les uns contre les autres aux maîtres et aux professeurs, parce que c'est le moyen de fomenter les haines et les dissensions parmi les étudiants, de les rendre les uns envers les autres des ennemis irréconciliables, et d'être souvent trompé aux dépens de l'innocence. On n'inquiètera ni ne molestera personne pour cause de religion. On respectera la conscience de chacun. On lui laissera une entière liberté de vivre selon ses principes religieux. On ne permettra aucune dispute religieuse entre les élèves des différentes communions.

“ Il n'y aura point de pensionnat dans cette Université : les écoliers se logeront dans les maisons particulières qui se trouveront à proximité, et ils seront sujets à la surveillance des instituteurs, comme le sont ordinairement les étudiants externes des séminaires et des autres institutions.*

* “ C'est parce que l'on a dessein de placer cet établissement dans quelque paroisse de la campagne, où les étudiants ne soient point exposés à la dissipation, que l'on ne

“ Pour conduire cet établissement et y enseigner les diverses branches littéraires, on n'admettra que des hommes de probité et reconnus pour capables. On n'emploiera à cette fonction que des hommes raisonnables, libéraux, doués de talens, de jugement, et qui seront suffisamment instruits de la branche qu'ils auront à enseigner. Comme cet établissement littéraire a pour objet, non seulement de répandre les connaissances utiles, mais aussi de pourvoir à la morale publique, en formant pour le pays des essais de citoyens honnêtes et probes, et comme il n'y a de véritable probité que celle qui est fondée sur une religion droite et sincère, on exclura du nombre des instituteurs, non seulement les hommes sans religion, mais encore les indifférens, les philosophistes, les intolérans, les enthousiastes, les rigoristes, les fanatiques, les personnes dominées par l'esprit d'un pro-élytisme outré, et tous ceux qui font de la religion une affaire de calcul et d'intérêt, ou un instrument de politique, de domination, de déception et le trouble-repos de la société ; parce que les hommes de toutes ces descriptions ne peuvent que rendre les jeunes gens irréguliers et pervers, former des hypocrites, verser de l'odium sur la religion, inspirer du dégoût et de l'aversion pour elle.

“ Il sera défendu aux instituteurs de différentes persuasions d'avoir des disputes religieuses, surtout en présence des étudiants. — Les professeurs ne donneront des instructions de religion qu'aux élèves de leur communion seulement.

“ On ne choisira point les professeurs les moins doctes pour enseigner les branches élevées, et on ne mettra point les plus savans à enseigner les moindres branches. On évitera avec le plus grand soin ce renversement d'ordre et ce contre-bon-sens, que l'on voit si souvent dans les institutions où règne l'arbitraire, et où président l'esprit de coterie et le favoritisme.

“ Dans l'hypothèse où l'on aurait à choisir sur deux sujets reconnus pour capables d'enseigner une branche élevée, on ne décidera du choix qu'après un examen, et on donnera la préférence au plus capable. S'ils se trouvaient être tous les deux d'une égale capacité, on tirerait au sort, pour faire le choix avec impartialité.

“ Lorsque l'âge ou les infirmités ne permettent plus à un professeur de continuer les exercices de sa charge, on pourvoira à son

vent point qu'il y ait de pensionnat ; afin de ne pas captiver les maîtres à exercer une surveillance continuelle, jusque dans leurs momens de recreation et de délassement.” — *Remarque de l'Auteur.*

C'est parce que cet établissement serait placé à la campagne, dans un village grand ou petit, qu'il devrait y avoir un pensionnat ; sans cela, il faudrait qu'il y eût plusieurs pensionnats chez des aubergistes et autres bourgeois, où des jeunes gens d'honneur, de contrées, de langues et de religions différentes, seraient laissés sans surveillance aucune de la part de leurs parens, et sans surveillance immédiate de la part de leurs maîtres, hors le temps des classes. — Il ne manquerait pas d'en résulter des jalousies, des querelles, des batteries, et peut-être des désordres encore plus grands. — *Note de l'Éditeur.*

soutien autant que les ressources de l'établissement pourront le permettre. —Aucun professeur ne pourra être déplacé arbitrairement : chacun d'eux sera inamovible, tant qu'il remplira dignement sa place. S'il arrivait qu'un instituteur devînt repréhensible, et que sa conduite fût alors incompatible avec sa fonction, et qu'il ne voulût point s'amender après les admonitoires convenables, il pourra en être déchu sur l'avis de toute la corporation, qui pourvoira à ce que ses travaux et ses services rendus soient payés légitimement."

Ce qui suit est donné sous le titre de

"REMARQUES. Cet établissement a pour but, non seulement de donner aux jeunes gens une éducation plus assortie et mieux adaptée à leurs diverses situations que celles qu'ils reçoivent ordinairement ; mais encore de la rendre moins coûteuse, et d'en proportionner les dépenses à la modicité des fortunes et aux facultés du plus grand nombre des habitans du pays. C'est afin de n'exiger d'eux qu'une rétribution modique, que l'on veut dans le principe, user de la plus étroite économie, pour que cet établissement puisse se former et se soutenir à peu de frais ; et c'est aussi pour cela que l'on voudrait qu'il eût dans la suite des fonds suffisants pour se passer d'une économie aussi rigoureuse, sans augmenter le prix de l'instruction.

"On se propose d'indemniser ceux qui donneront des fonds, en accordant à perpétuité, une éducation gratuite à un certain nombre de personnes, de leurs familles. On accordera le même privilège aux seigneurs dans les seigneuries desquels les fonds auront été donnés et amortis.

"On n'entend point sapper, par ce nouvel établissement, les autres institutions érigées pour des fins particulières : on veut, au contraire, qu'elles soient respectées et maintenues sur le même pied.

"Ce n'est pas par principe d'exclusion, ni par antipathie nationale, que l'on veut que toutes les branches littéraires soient enseignées en langue française ; c'est parce que le français est la langue du pays, et que sous ce rapport, il doit naturellement avoir la préférence, dans un établissement fait spécialement pour cette province-ci.

"On donnera un soin tout particulier à maintenir la langue française dans toute la pureté et la perfection auxquelles elle a été portée en France, dans le siècle de Louis XIV, par les grands écrivains qui ont achevé de la fixer, et qui en ont fait la première de l'Europe.

"Si l'on trouve qu'il y ait de l'inconvénient à réunir différentes origines et diverses persuasions religieuses dans un même établissement ; si l'on craint que cette réunion ne puisse point s'harmoniser, on pourra, si l'on veut, former d'après ce plan d'éducation, deux

Universités séparées, l'une pour les Canadiens français, et l'autre pour les Canadiens bretons.

“ Il y aura des exercices et des examens publics, au moins une fois chaque année, afin que les parens puissent connaître les progrès que leurs enfans auront faits. On y décernera des prix et des récompenses à ceux qui en auront mérité par leur bonne conduite, par leur application et par leurs succès, afin d'exciter une plus grande émulation parmi les étudiants.”

La critique, ou le jugement suivant porté par le docte abbé sur son système d'éducation, paraît être d'une date récente, et est aussi donné sous le titre de

“ REMARQUE. Dans le long intervalle de temps qui s'est écoulé depuis que j'ai conçu et formé ce système d'éducation, ou ce plan d'établissement littéraire, je l'ai revû et examiné bien des fois; j'y ai souvent réfléchi, et le plus mûrement que j'ai pu, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru avoir besoin d'être rectifié. Il a été soumis à un grand nombre d'hommes éclairés, de diverses origines et de divers cultes, et à plusieurs membres de la législature, et tous l'ont approuvé unanimement.”

Le zèle de M. l'abbé Duchaine pour l'instruction de la jeunesse, et son aptitude pour l'enseignement des lettres et des sciences sont choses connues depuis longtems, ainsi que son amour de l'étude et du travail littéraire et scientifique. Cet amour de l'étude est surtout prouvé par le grand nombre d'ouvrages abrégés ou traités élémentaires qu'il a traduits, compilés et composés, sur la Grammaire, la Géographie, la Chronologie, l'Histoire, les Belles-Lettres et les différentes parties des sciences mathématiques, pour en régulariser et en faciliter l'enseignement. A la vérité, la plupart de ces traités doivent être très courts, mais le tout ensemble ne doit pas laisser que de former une masse d'écrits fort considérable. Il est sans doute à regretter qu'une partie au moins de ces ouvrages n'aient pas été rendus publics au moyen de l'impression, dans un temps où les livres élémentaires étaient encore rares en Canada. Depuis un certain nombre d'années, on a imprimé à Québec et à Montréal, un assez bon nombre d'*Arithmétiques*, de *Grammaires*, de *Géographies*, d'*Histoires*, &c., comme nous avons commencé à le démontrer; mais cela ne nous empêche pas de croire que quelques uns des manuscrits de M. l'abbé Duchaine ne puissent encore être publiés pour l'avantage du pays et à l'honneur de sa bibliographie.

A MOI TOUT SEUL.

EN 1819, je me trouvais à Berlin, où me retenaient des affaires graves. Depuis huit jours je n'avais pas entendu prononcer un mot de français, et je dinais tristement à table d'hôte, quand un homme court, maigre, pâle et marqué de petite-vérole, vint s'asseoir en face

de moi. Il jette des regards mécontents autour de lui. Diable soit des Prussiens, s'écria-t-il; des *pattes* d'Italie au lieu de pain dans ce *potache*.—Vous êtes Flamand! Et nous nous serrons la main, et il apporte son couvert auprès du mien.

Au bout d'une heure, mon compatriote savait quelles affaires, m'amenaient à Berlin, et il avait déjà trouvé le moyen de m'aider dans ces affaires, grâce à l'obligeance naturelle aux gens de notre pays. Quant à lui, c'était un chirurgien qui venait de faire un héritage, et qui voyageait pour son plaisir. De plus il se nommait Étienne Garrou.

Au sortir de table, nous allâmes dans un café, nous asseoir devant un bol de punch, dont la flamme bleue, jointe aux bonnes fumées de nos pipes, nous rendirent plus expansifs encore, s'il est possible, mon nouvel ami surtout, qui riait, qui parlait et qui buvait comme quatre. Tout-à-coup quelqu'un vient à prononcer près de lui le nom de la ville de Passau. A ce nom les yeux de l'ex-chirurgien étincelèrent. "Passau, s'écria-t-il! Ah! je connais cette ville. Oui, certes, je la connais. A vingt-cinq lieues de Ratisbonne, trente-deux de Munich, cinquante de Vienne: charmante petite ville de la basse Bavière. Elle s'élève près du confluent de l'Inn et de l'Ilz; une enceinte naturelle de montagnes la défend, outre de bonnes fortifications. Elle arrêterait trois mois, devant ses ponts-levis, une armée de vingt-mille hommes. Je l'ai pourtant prise seul, ajouta-t-il, en se baissant vers moi d'un air de confidence.

Bon, voilà le punch qui opère, pensais-je: mon compatriote est gris.—Sans faire attention à mon sourire incrédule, il fanima la flamme du punch, et continua:

"C'était pendant la première campagne de Prusse: je faisais partie d'un petit corps d'armée de quatre mille hommes, et j'y remplissais les fonctions de sous-aide en chirurgie. Nous étions sans vivres, sans artillerie, sans munitions. Pas une cartouche: pieds nus, harassés de fatigue, trempés de pluie et découragés: un convoi, attendu depuis un mois, venait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le général ne savait où donner de la tête, car c'était une question de vie ou de mort. Entouré des principaux officiers, il discutait avec eux les moyens de sortir d'affaire. Les avis ne manquaient pas; mais, par malheur, ils étaient impraticables. Enfin, on s'arrêta à un parti désespéré, et sur lequel on ne comptait nullement: c'était de s'emparer de Passau, dont une demi-lieue nous séparait à peine.

"Le général, tout en haussant les épaules, et tout en se disant: dans une heure je serai prisonnier des Prussiens, allait donner l'ordre de se mettre en marche, quand j'accours au grand galop de mon cheval, mauvais bidet, qui galopait pour la première fois de sa vie. "Général! Passau est pris, m'écriai-je; je vous en apporte

la capitulation”—“Prenez-moi ce farceur, et faites-le fusiller, pour lui apprendre à rire en pareil moment.—Mais, général, je ne plaisante point ; Passau se rend aux Français, à moi. Voici la capitulation signée par le gouverneur de la place : la vie et la liberté sauvées ; rien de plus. On laissera sortir la garnison, qui se retirera où bon lui semblera.”

“Le général et son état-major me regardaient avec ébahissement, sans oser ni croire, ni douter de mes paroles.

—“Ah ! ah ! mon général, la fusillade n'en est plus, et voici qu'on m'écoute. Alors, je vais vous expliquer cela. Que quelqu'un veuille bien seulement tenir pour une minute la bride de mon cheval, car je ne suis pas très bon cavalier : je vais mettre pied à terre, et vous raconter comment j'ai pris Passau à moi tout seul. Or, tout-à-l'heure, mon cheval que voici, et qui depuis hier refusait de marcher, prit le mors-aux-dents, et se mit à courir du côté de Passau : je voulus le retenir, mais dans mes efforts maladroits, je serrai les talons contre le ventre de l'enragée monture, et le galop n'en devint que plus rapide. Mon cheval courait, courait, courait, et moi je me sentais à chaque instant presque mal à mon aise ; car les tours et les clochers de Passau devenaient de plus en plus distincts, et ce qui me paraissait tout aussi fâcheux, c'est que je distinguais fort nettement un gros parti de Bavares sortant de la ville, et marchant droit de mon côté. Un autre aurait dit son *in manus*, mais non pas moi, morbleu. Voici ce que je fis : comme ma bride ne m'était pas d'une utilité bien grande, je l'abandonnai pour un moment ; je nouai autour de mon bras le mouchoir blanc, ou peu s'en faut, que vous y voyez encore, et reprenant ma bride, je continuai ma course. Les Bavares crient : “Arrête !” d'autres se jettent à la bride de mon cheval, et grâce à Dieu, ils font ce que je cherchais à faire depuis une bonne heure, ils le font rester en place.

“Je repris haleine, je demandai le gouverneur, on me conduisit à lui. Le digne homme se disposait à faire une sortie contre nous, car un espion lui avait donné des renseignements fort exacts sur la situation de notre corps d'armée . . . de quatre mille hommes.

“Gouverneur, lui dis-je, je viens au nom de sa majesté l'empereur des Français, vous sommer de rendre Passau à l'instant et à discrétion. Vingt mille hommes, cent canons et sa majesté sont à une demi-lieue d'ici. L'empereur a choisi Passau pour y établir un hôpital militaire. Afin de ne point perdre de temps, il m'a envoyé en parlementaire, avec ordre de choisir le lieu le plus favorable à cet hôpital. Vous voyez en moi un chirurgien-major de la garde impériale, honoré de la confiance particulière de S. M. Napoléon. Mais il faut vous hâter, car S. M. l'empereur et roi n'est point de belle humeur, et il pourrait vous en coûter cher, si tout n'était point prêt lors de son arrivée.

“ Si vous aviez vu, mon général, la consternation de ce benêt de Bavarois ! il était pâle ! il tremblait. . . Je n'eus de ma vie pareille envie de rire.

“ Après m'être bien fait prier, je consentis à signer une capitulation moins dure que de se rendre à discrétion. Toute l'artillerie, toutes les provisions de bouche, toutes les munitions, toutes les armes nous restent. La garnison a un quart d'heure pour se retirer, et j'amène quatre officiers supérieurs, dont le gouverneur, qui restent en otage entre nos mains, jusqu'à l'entier accomplissement de la capitulation. J'ai laissé ces braves gens à l'entrée du camp, et sous la garde d'une compagnie de grenadiers.

“ Le général me sauta au cou. “ Ah ça ! général, repris-je, quand il m'eut assez embrassé, j'ai conté des bourdes à ce grand coquin de gouverneur ; n'allez pas me démentir : il me gausserait, s'il savait que je ne suis pas chirurgien-major de la garde, et cela me vexerait.

“ Tu as dit la vérité, mon brave, et tu es dès cette heure décoré et chirurgien-major de la garde impériale, ou bien que je sois appelé un lâché et que je perde mes épaulettes. Allons, vous autres, en marche pour Passau, et que mon aide-de-camp aille recevoir avec politesse les otages du Carubin. Allons, et puissent tous les mensonges des Flamands réussir de la sorte !”

“ Les Français se mirent en possession de Passau sans la moindre résistance, aussi paisiblement que s'ils étaient entrés dans une ville de leur patrie. Voilà comment j'ai pris tout seul la ville de Passau.”

C'est une histoire bien jolie que la vôtre, dis-je en riant d'un air de doute et de goguenarderie : il est malheureux qu'elle paraisse peu vraisemblable.

Etienne Garrou déboutonna sa redingotte : j'y vis, à la boutonnière, une croix de la Légion-d'Honneur.

ADRIEN VAN-MOERSEL.

UNE MERVEILLE AMÉRICAINE.

Le spectacle le plus populaire en ce moment, dans New-York, est celui offert par le *Planétarium* de RUSSELL et par le cours astronomique dont il fournit le sujet au professeur François F. GOURAND. La population de la cité impériale se porte en foule à cette exposition vraiment curieuse, et elle applaudit autant à l'œuvre mécanique de l'artiste américain qu'aux descriptions pittoresques et aux aperçus instructifs du professeur français. Cette alliance franco-américaine est une nouveauté aussi piquante qu'heureuse.

Le *Planétarium* est une œuvre grandiose du mécanisme scientifique ; toutes les pièces sont en cuivre, en acier et en fer poli ;

elles sont enrichies de dorures et de dessins emblématiques. La table du Zodiaque, qui sert de base à toute la machine, a plus de 16 pieds de diamètre ; Uranus décrit, dans son orbite, une circonférence de 64 pieds. Le nombre des roues, engrenages et pignons, qui règlent les mouvements de ce vaste ensemble, est de plus de 600 ; le poids total dépasse deux tonneaux. A 20 pieds au dessus du *Planétarium* s'étend un dôme bleu de ciel, de 66 pieds de circonférence, et parsemé de près de 600 étoiles, de diverses grandeurs, représentant les constellations placées au nord de l'équateur : c'est un tableau à la fois exact et élégant de la voûte des cieux.—Une sphère armillaire, de 13 pieds de circonférence, représentant les cercles des colures, de l'équateur et des tropiques, enveloppe l'orbite de la Terre. Une bande transparente, large de 18 degrés, représentant les signes du Zodiaque et l'écliptique, circonscrit la sphère armillaire. Au centre, le Soleil, représenté par un large globe en crystal dépoli, tourne sur son axe ; dans le globe est placé un brillant réflecteur qui verse sur tout l'instrument un flot de lumière. Puis vient Mercure, gravitant rapidement autour du Soleil et comme baigné dans sa lumière ; Vénus ensuite et plus loin la Terre emportant dans sa course la Lune qui gravite autour d'elle. On voit ensuite Mars, à la rouge lumière, Vesta, Junon, Cérès et Pallas, les quatre planètes télescopiques, ou ultra-zodiacales, qui tournent toutes à peu près à la même distance autour du Soleil. En dehors de Pallas circule Jupiter entouré de ses quatre brillants satellites qui décrivent chacun leur orbite indépendant autour de la planète. Saturne, le plus majestueux de tous les corps célestes, est entouré de son double anneau concentrique qui se meut rapidement autour de lui, perpendiculairement à son équateur ; ses sept satellites éclatants l'accompagnent aussi dans sa lente révolution. Enfin, pour compléter la représentation du magnifique système solaire, à l'ensemble duquel nous appartenons, à l'extrême limite du *Planétarium* se trouve Herschell ou Uranus, roulant silencieusement dans son immense orbite, et emportant avec lui ses six satellites *douteux* qui, comme ceux de Saturne et de Jupiter, tournent autour de leur planète en décrivant en même temps des orbites indépendants.

Chacun des orbes célestes a son inclinaison mathématique sur son axe, et comme l'axe supérieur pointe constamment vers la même direction de l'instrument, correspondant à l'étoile polaire de chaque planète, il en résulte que les divers phénomènes des saisons se reproduisent successivement avec une exactitude frappante.— Chaque planète, en outre de sa révolution sidérale, a son mouvement propre et indépendant, ou sa révolution sur son axe ; ainsi se trouve représenté le mouvement apparent, mais faux, du soleil et des étoiles fixes autour de la terre. Les divers satellites tournent à la fois sur leurs propres axes et autour de leurs planètes respec-

tives; ceux d'Herschell ont leurs motions perpendiculaires et rétrogrades.

Pendant que la terre circule autour du soleil sur un plan parfaitement horizontal, la lune circule, de son côté, autour de la terre, mais en décrivant une orbite qui, au lieu d'être horizontale, a, sur l'écliptique, une inclination d'un peu plus de 7m. 42 sec., c'est-à-dire l'inclinaison vraie. On la voit successivement s'élever vers son apogée, en éclairant l'hémisphère du nord, puis décliner vers son périgée, en éclairant le sud; les éclipses de la lune et du soleil sont représentées avec autant de simplicité que d'élégance. L'un des plus beaux succès de cet admirable mécanisme, c'est l'inclinaison des planètes sur l'écliptique, et l'excentricité des orbites. Lorsque le mouvement est donné, tout le système se développe à la fois, chaque corps céleste exécutant les diverses révolutions qui lui sont propres, et cela avec une vitesse mathématiquement proportionnelle, tant par rapport à la vitesse des autres planètes, que par rapport à la vitesse du soleil sur son axe. Ainsi, lorsque Mercure a accompli sa révolution en 87 jours, 23 heures, 25 minutes et 44 secondes, Vénus se trouve avoir parcouru 140 degrés 48 minutes autour du Zodiaque, la Terre 87 d. 7 m.; Mars 46 d. 6 m.; Vesta 23 d. 43 m.; Junon 19 d. 54 m.; Cérès et Pallas 18 d. 50, 51 m.; Jupiter 7 d. 18 m.; Saturne 2 d. 56 m.; et Herschell 1 d. 1 m. Pendant le même temps, la Lune a gravité deux fois et 0,977 autour de la Terre, et le Soleil a opéré deux révolutions 0,4 sur son axe.

Ce chef d'œuvre de mécanique a coûté, dit-on, quatorze années de travail et de patience surhumaine à son auteur, savant modeste, retiré, enfoui dans une petite ville de l'Ohio, Columbus, dont il n'existait pas de trace il y a quarante ans. Il s'attache donc un vif intérêt à ce travail surgi, en quelque sorte, des déserts, et qui égale, s'il ne surpasse, du premier coup, tout ce que la civilisation européenne a encore produit de plus grandiose en ce genre. Une autre bonne fortune pour ce beau, cet unique spécimen de l'industrie américaine, c'est d'avoir pour interprète le professeur Gourand, qui s'est chargé de traduire, en quelque sorte, cette merveille devant le nouveau et l'ancien monde, et qui n'obtient pas ici un moindre succès qu'elle, par la variété de ses connaissances et ses prodigieuses facultés dans l'art de la mnémonique.—*Courrier des Etats-Unis.*

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

DES *Grammaires*, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, nous passons aux *Arithmétiques*, et nous trouvons :

1°. *Traité d'Arithmétique* pour l'usage des Ecoles. Par Jean Antoine BOUTILLIER. Québec 1809. Cette première édition

du premier Traité d'Arithmétique, composé et publié en Canada, par un Canadien, était un volume in-18 d'environ cent pages. Les personnes qui s'intéressent aux progrès de la bibliographie de leur pays, ne seront pas fâchées de voir ici la préface de la seconde édition (de 170 pages in-12).

“ J'ai donné en 1809, un Traité d'Arithmétique : la manière favorable dont il a été accueilli m'a engagé à en donner une nouvelle édition, revue et corrigée, avec tout le soin possible, et considérablement augmentée. Cette édition, par l'augmentation du Format et celle des Matières, contient au moins le double de la première. Dans cette Edition, comme dans la première, je n'ai eu en vue que d'être utile à mon pays ; si j'atteins mon but, je serai satisfait.—*Beauport, le 17 Novembre 1829. J. A. BOUTILLIER.*”

Cet ouvrage, devenu classique, du moins pour le District de Québec, a été réimprimé pour la troisième fois en 1835, par MM. NEILSON & COWAN, qui en réclament la propriété.

2^o. “ *L'Arithmétique* en quatre parties, savoir : l'Arithmétique Vulgaire, l'Arithmétique Marchande, l'Arithmétique Scientifique, l'Arithmétique Curieuse ; suivie d'un Précis sur la Tenue des Livres de Comptes. Par M. BIBAUD : Imprimée pour l'Auteur, par Nahum MOWER, Montréal 1816.” Volume in-12 de 200 pages.

“ L'Arithmétique Curieuse, est-il dit dans la Préface, quoique moins utile que les autres Parties, ne sera peut-être pas la moins intéressante pour les Amateurs de l'Art : du moins ai-je tâché de la leur faire trouver digne du titre que je lui ai donné.”

3^o. *L'Arithmétique à l'usage des Ecoles Élémentaires du Bas-Canada* : par M. BIBAUD, “Auteur de l'Arithmétique en quatre Parties.” Montréal ; de l'Imprimerie de WORMAN & BOWMAN, 1832.” Volume de 108 pages in-12.

Dans ce Traité, “ dont le prix est à la portée des familles les moins aisées, et tel qu'il peut être acheté par MM. les Curés, Chefs d'Etablissements d'Education, Syndics des Ecoles, Instituteurs, &c., pour être vendu ou donné comme récompense ou comme présent aux enfans pauvres, on trouve tout ce qu'il peut être nécessaire d'enseigner dans les Ecoles Élémentaires, en fait d'Arithmétique.” L'auteur “ croit pouvoir dire qu'il s'est efforcé de répondre au principal but qu'il s'est proposé en publiant ce petit traité, celui de faciliter une des branches les plus importantes de l'enseignement Élémentaire, et de contribuer d'autant à l'avancement général de l'Education dans la Province.” Ce Traité d'Arithmétique, tiré à 4000 exemplaires, est sans comparaison, le plus répandu, et le plus généralement en usage dans le District de Montréal.

4^o. *Nouvelle Arithmétique Raisonnée, ou Cours Complet de Calcul Théorique et Pratique, à l'usage des Elèves des Colleges et des Maisons d'Education de l'un et de l'autre sexe, des person-*

nes qui veulent apprendre cette science en peu de temps et sans le secours d'un maître, et de celles qui veulent se livrer au commerce. Par Casimir LADREYT, ex-Négociant Français, maintenant Instituteur. Suivi de quelques Leçons sur la Planimétrie et la Stéréométrie (Arpentage et Cubage) ou Toisé des Surfaces et des Volumes. Montréal : Imprimé pour le compte de l'Auteur ; 1836." Volume de 120 pages in-12.

Peu satisfait de ce long titre, l'Auteur y ajoute : " Cet ouvrage, essentiellement méthodique, comprend les quatre opérations sur les nombres entiers, les fractions ordinaires, les fractions décimales et les nombres complexes ; un grand nombre de problèmes très variés, et principalement sur les règles de trois, d'intérêt, d'es-compte, de compagnie et d'alliage, tous résolus sans le secours des proportions ; le système décimal de France et la comparaison des monnaies, des poids et mesures de divers pays ; l'extraction de la racine carrée, de la racine cubique, de la racine quatrième et de la racine sixième."

Dans une Préface de quatre grandes pages, M. Ladreyt nous paraît exalter un peu trop son œuvre au préjudice de celles d'autrui : " Les Arithmétiques ne sont pas rares, dit-il, mais très peu sont rédigées sur un plan propre à satisfaire les besoins de l'époque ; les unes étant trop volumineuses sont hors de la portée de la classe peu aisée, et ne sauraient convenir aux jeunes gens qui ont très peu de temps à consacrer à l'étude ; les autres, écrites trop scientifiquement, sont plus propres à faire briller les talents des auteurs, qu'à avancer les progrès des élèves, qui se dégoutent quelquefois d'une étude fort abstraite et peu attrayante pour le jeune âge ; d'autres enfin se bornent à un enseignement purement mécanique, et un tel inconvénient est encore plus grave." En disant qu'il donne les moyens d'étudier l'Arithmétique avec fruit et sans maître, il avance qu'un tel ouvrage n'avait pas encore été fait, du moins en ce pays : " il était dit pourtant, dans la préface de l'Arithmétique en quatre Parties : " J'ai travaillé principalement pour ceux qui veulent apprendre l'Arithmétique d'eux-mêmes, et sans maître, ou s'y perfectionner." Ce que M. Ladreyt dit avec vérité, c'est que " l'enfant apprend très difficilement ce qu'il ne comprend pas." Malheureusement, il n'est pas donné à tous ceux qui écrivent pour les enfans de se mettre véritablement à leur portée, d'être pour eux intelligibles, clairs et en outre agréables, autant qu'il est possible.* L'éloge pompeux et exclusif que M. La-

* Ce talent était celui des ROLLIN et des LIMOUD ; il a été et il est encore celui de plusieurs des professeurs de nos collèges. Tout ce que nous avons eu à apprendre, en grammaire, en belles-lettres, en rhétorique, sous M. RIVIÈRE, et venant de M. RIVIÈRE, nous paraissait beau et agréable, tant par le fond que par le style ; et nous nous rappelons encore un petit tableau, ouvrage de M. DESGARETS, au moyen duquel nous pûmes apprendre, en moins de deux jours, l'orthographe et la conjugaison des verbes, tant réguliers qu'irréguliers. Le même M. Desgarets avait trouvé le moyen de resserrer les déclinaisons des noms grecs dans un cadre qui n'équivalait peut-être pas à la quatrième partie de l'espace qu'elles occupent ordinairement dans les Grammaires.

dreht fait de son Arithmétique ne doit pourtant lui rien faire perdre de son mérite intrinsèque et réel. Nous croyons que c'est celle qui est présentement en usage au collège de Montréal.

5^o. "*Traité d'Arithmétique et d'Algèbre*, par Jos. LAURIN. Québec, 1836." Nous n'avons pas vu cet ouvrage ; mais nous pouvons dire que c'est un volume in-8^o, de 208 pages.

6^o. "*Traité sur la Tenue des Livres de Comptes*, en partie simple et en partie double, rédigé pour la classe mercantile ; par Jos. Laurin ; Québec, 1837." Volume in-12 de 48 pages.

7^o. "*Nouveau Traité d'Arithmétique*, contenant toutes les opérations ordinaires du Calcul, les Fractions et les différentes réductions de fractions, les règles de Trois, d'Intérêt, de Société, d'Alliage, l'extraction des Racines, les principes pour mesurer les surfaces et la solidité des corps : enrichi de 400 problèmes à résoudre, pour servir d'exercice aux élèves : à l'usage des Ecoles Chrétiennes des Frères. Montréal : Imprimé par C. P. LEPROUX, 1838."

Nous ne saurions dire si c'est un ouvrage canadien, ou composé en Canada, ou seulement une édition canadienne d'un ouvrage français, ou composé en France. Il est par demandes et par réponses, mais avec cet inconvénient, qu'il faut toujours avoir dans l'esprit ou exprimer les paroles de la demande pour entendre ou faire comprendre celles de la réponse : par exemple : "D. Qu'est-ce que l'Arithmétique ? R. C'est la science des nombres et du calcul : D. Qu'est-ce que le calcul ? R. C'est l'art de composer ou de décomposer les nombres par diverses opérations : D. Qu'est-ce que la numération ? R. C'est l'art de représenter et d'énoncer les nombres : D. Qu'est-ce qu'une fraction ? R. C'est une ou plusieurs parties d'une unité, &c.," au lieu de "Une fraction est une ou plusieurs parties de l'unité, &c."

On lit dans la préface d'un autre ouvrage à l'usage des Ecoles chrétiennes, l'Abrégé de Géographie commerciale et historique : "L'expérience apprend que la méthode par demandes et par réponses est la plus convenable pour tout ouvrage élémentaire, mais spécialement pour celui dont les parties ne peuvent avoir entre elles qu'une liaison indéterminée : tout autre moyen ne fixe pas assez l'idée sur les points importants de la leçon."

Outre que la méthode par demandes et par réponses diminue toujours l'intérêt et l'agrément d'une lecture quelconque, en l'interrompant, ou la coupant fréquemment sans nécessité, il serait singulier qu'un enfant ne pût bien apprendre qu'en s'interrogeant lui-même à tout moment, ou qu'il ne pût rien décrire ou rien décrire qu'à l'aide d'un interrogateur, et alors encore imparfaitement. Cet inconvénient disparaît, au moins en partie, quand l'omission des questions ne rend pas les réponses incomplètes et inintelligibles, c'est-à-dire quand les derniers mots de la demande

sont répétés, au commencement de la réponse ; comme par exemple : “ D. Qu’est-ce que *l’Addition* ? R. *L’Addition* est une opération par laquelle on joint ensemble plusieurs quantités de même espèce.—D. Qu’appelle-t-on cartes géographiques ? R. On appelle cartes géographiques des plans représentant une certaine étendue de la surface de la terre.—D. Qu’est-ce que le *Pronom* ? R. Le *Pronom* est un mot qui tient la place du nom ; et non simplement et incomplètement : “ C’est un mot, &c. Au reste, nous ne voulons que dire une fois pour toutes ce que nous pensons de la méthode par demandes et par réponses, et nullement déprécier le “ *Nouveau Traité d’Arithmétique à l’usage des Ecoles chrétiennes,*” qui a son mérite particulier, et qui augmente et enrichit notre bibliographie canadienne.

59. Pour ceux qui parlent la langue anglaise et étudient les règles du calcul en cette langue, une *Arithmétique* composée par le révérend Dr. STRACHAN, et imprimée dans le Haut-Canada (à York ou Kingston,) il y a une trentaine d’années, et plusieurs éditions du *Tutor’s Assistant* de WALKINGAME.

(A continuer.)

NOTIONS ASTRONOMIQUES

Propres à rassurer la génération actuelle contre la crainte de l’anéantissement ou de la dissolution de la Terre.

On sait quelle terreur l’astronome LALANDE inspira à la population de Paris, vers 1773, par la simple annonce d’un mémoire dans lequel il déterminait quelles étaient celles des Comètes observées qui pouvaient s’approcher le plus de la Terre. Un *savant* astronôme du College d’*Yale*, Université de New-Haven, n’a pas moins effrayé ses compatriotes dernièrement, par ses assertions et ses réflexions. Voyons quelles sont en substance ces sinistres assertions et réflexions, en remarquant préalablement que le docte homme paraît ignorer, ou dédaigne d’employer les mots d’*aberration, nutation, précession, perturbation, &c.*

“ Il s’opère certainement quelque changement extraordinaire dans le système solaire.” (Le mot *certainement* est certainement de trop dans l’assertion de notre *savant* homme). “ Le résultat sera-t-il une prompte dissolution de l’arrangement harmonique actuel ? C’est ce qui, comme de raison, n’est connu que de celui qui décréta les lois par lesquelles est gouverné le cours des étoiles.” (Un autre aurait peut-être dit *des planètes, ou des astres.*) “ Depuis quelque temps, mon attention est fixée sur les phénomènes qui se développent avec rapidité, et j’ai été assisté dans mes observations par des hommes éminents dans la science. Il m’a été mis entre les mains, il y a quelques jours, un mémoire où le célèbre HAFER, de Berlin, détaille ses propres découvertes, et dit que le sujet

commence à exciter un intérêt intense parmi les savans de l'Europe. (De l'intérêt peut-être, mais pas de crainte probablement.) "Il est évident qu'il s'opère un changement dans l'inclinaison de l'axe de la terre avec l'écliptique." (Cette nouvelle, si c'en était une, n'aurait rien d'alarmant pour les habitans de la terre, pour ceux des zones tempérées surtout.) "L'approximation d'une coïncidence de l'équateur avec l'écliptique est maintenant plus grande qu'on ne l'a jamais connue." (Que ni vous ni nous ne l'avons vue sans contredit ; car l'attraction des planètes sur la terre change graduellement l'obliquité de l'écliptique ; cette obliquité diminue maintenant, et depuis longtems, et la coïncidence augmente conséquemment, mais seulement d'une demi-seconde par an, de 52 secondes et une fraction par siècle, d'une minute en 115 ans, d'un degré en 6908 ans. Depuis 3000 ans, l'obliquité a diminué de 37 minutes 23 secondes. Comme cette obliquité est maintenant de 23 degrés et demi environ, les habitans de la terre ont du temps à se voir, ceux de la zone torride avant d'être réduits en charbon, ceux des zones froides avant d'être changés en statues de glace, puisqu'à ce compte, la coïncidence parfaite ne pourrait avoir lieu que dans 162,838 ans. Mais, dit M. FRANCOEUR, le calcul démontre que la diminution d'obliquité ne se perpétuera pas éternellement, et qu'elle cessera en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure qu'on approchera de ce terme éloigné de station, après quoi l'inclinaison commencera à croître. Ce balancement très lent de l'axe terrestre est renfermé dans des limites qu'on suppose être d'un à trois degrés ; mais on est assuré que la diminution ne peut aller jusqu'à zéro, terme où l'équateur coïnciderait avec l'écliptique, et où l'on verrait s'établir sur la terre un printemps perpétuel. (Dans les zones tempérées s'entend ; car les zones glaciales et la zone torride deviendraient absolument inhabitables. Il est même douteux qu'il fût alors possible de traverser seulement cette dernière zone, pour passer d'un hémisphère dans l'autre.)

"Depuis l'équinoxe d'automne, continue notre astronôme, l'obliquité a sensiblement diminué, et s'il n'intervient aucune influence contraire, un changement sera bientôt perceptible dans les saisons et dans la longueur des jours et des nuits." (S'il l'entend d'un changement extraordinaire, ou extrê^mement léger, nous le notions purement et simplement, et ainsi faisons-nous de ce qui suit.) "Le changement est si grand déjà que beaucoup de calculs compliqués pour l'année présente se trouvent dérangés. Quelques uns des calculs les plus importants du *Nautical Almanac* embarrasseront bientôt le marin, lorsqu'il prendra ses observations, et quelques tables, jusqu'à présent si utiles de l'*American Almanac*, fondées sur la position dans le ciel de quelques unes des étoiles fixes, aussi bien que des planètes, ne seront plus un guide sûr, si le changement continue à s'opérer." (Si caderet calum, nulla

caperentur, alauda. Quant au reste, nous nous contenterons de nous écrire avec HORACE : *Risum teneatis, amici!*

Mais voici un témoignage irrécusable et irréfragable de ces changements extraordinaires et des inquiétantes conséquences qu'ils entraînent. "Un capitaine de navire, intelligent et expérimenté, récemment arrivé de l'Inde, a dit à notre savant astronôme, que lorsqu'il se trouvait à environ six degrés au nord de l'équateur, dans la région d'où l'on commence à voir l'étoile polaire, après avoir passé la ligne équinoxiale, les brouillards la rendant invisible pendant qu'elle est plus près de l'horizon, il fut surpris et embarrassé dans ses observations. La différence entre son chronomètre et le temps indiqué par les observations stellaires, était si grande, qu'il *douta* de la fidélité de son guide, jusqu' alors fidèle." (Le doute du capitaine était rationnel; mais pour l'astronôme, un changement inconcevable, pour ne pas dire absolument impossible, est une chose plus probable, il paraît, que le dérangement d'une horloge marine, ou que l'ignorance ou la maladresse d'un navigateur.) "Si ces changemens continuent, une variation dans la latitude de l'étoile du nord sera *bientôt perceptible* à l'observateur le moins attentif." (La latitude de l'étoile polaire varie en effet, mais imperceptiblement. Au rapport d'HIPPARQUE, EUDOXE, qui vivait il y a environ 2175 ans, affirme que de son temps le pôle était occupé par une étoile. Il ne peut être question, selon un astronôme moderne, de l'étoile polaire, qui était alors fort éloignée du pôle, et Eudoxe parle d'une sphère qui lui était antérieure de mille ans, et de l'étoile appelée le *kappa* du Dragon, qui, il y a 3175 ans, n'était éloignée du pôle que de 4°. 20 m., distance peu considérable pour les observateurs d'alors. Mais continuons.)

"Aux époques suivantes, 15 avril, 16 juin, 23 août, et 24 décembre, auxquelles toute bonne horloge devrait s'accorder avec le soleil, le chronomètre se trouvera varier essentiellement; et beaucoup d'autres résultats des plus importants se révéleront. Un observateur attentif et exact, dans les hautes latitudes, ne pourra manquer, même au prochain solstice, de reconnaître divers phénomènes étonnans." (Les vrais astronômes ne verront probablement alors que les phénomènes ordinaires, et attendront sans effroi les époques redoutées de leur savant confrère.)

Mais "les changemens qui s'exécutent à l'égard de la Terre sont peut-être moins remarquables que ceux qui affectent quelques unes des autres planètes. Les pôles de Vénus sont maintenant, selon toute apparence, au moins élevés de trente-cinq degrés, et elle semble passer de son éclat accoutumé à une couleur qui approche de celle de Mars. Ce changement de couleur est toutefois à peine encore perceptible à l'œil nu, mais à l'aide d'une lunette puissante, on peut appercevoir ce qui semble être des

ondes de feu roulant sur son disque. J'ai longtems observé cette apparence avec intérêt : elle a commencé il y a quelques mois, sur le bord méridional, et elle s'est avancée graduellement jusqu'à ce que la planète en ait été enveloppée dans toute sa largeur. Le mouvement de cette planète dans son orbite paraît aussi retardé, comme si elle était sous l'influence de quelque nouvelle puissance d'attraction.²²

Laissons notre *savant* Américain dans sa persuasion, ou son illusion, quant aux ondes de feu qu'il a cru voir rouler sur le disque de Vénus ; mais disons-lui, avec les astronomes européens, qu'il est tout naturel que cette planète se meuve plus lentement, et réfléchisse moins vivement la lumière du soleil, si elle est dans son aphélie. C'est ce qui arrive régulièrement à toutes les planètes. M. DE LAPLACE a prouvé en outre ce fait curieux que le mouvement de Saturne se ralentit quand celui de Jupiter s'accélère, et réciproquement. En 1790, ces deux planètes avaient leur moyen mouvement. Avant cette époque, Saturne éprouvait un ralentissement et Jupiter une accélération : depuis c'est le contraire.

Herschell (Uranus) paraît avoir beaucoup diminué de volume, et n'est pas arrivé à un point donné de son orbite dans un temps donné ; en un mot, il semble avoir rompu les liens qui l'attachaient à notre système solaire, et commencé sa course comme attaché à quelque système céleste éloigné.²³

Il pourrait se faire qu'Uranus, mécontent du peu de chaleur et de lumière que lui donne notre soleil, se soit follement mis en tête d'aller voir si quelque autre n'aurait pas la charité de l'échauffer, et de l'éclairer un peu davantage, et il paraît qu'il est réellement parti pour ce voyage, puisqu'il a paru plus petit à notre *clairvoyant* astronôme. Dans ce cas, comme il mettait 84 ans à faire 1,978 millions de lieues, longueur de son orbite, il a besoin d'accélérer le pas, s'il veut ne pas geler en route, et qui pis est, dans l'obscurité, car il n'a pas à faire moins de 3,360 millions de lieues, pour s'approcher du soleil le plus voisin du nôtre. Une démarche plus rationnelle eût été de demander à notre soleil et au sien, de se rapprocher de lui, de deux ou trois cent millions de lieues ; ce qu'il eût été fort raisonnable de lui accorder, puisqu'il en aurait encore laissé trois ou quatre centaines de millions entre Saturne et lui, même dans la conjonction périhélique. S'il a pris le parti désespéré mentionné plus haut, il ne tardera probablement pas à se repentir de sa témérité, à rebrousser chemin et à venir se remettre à sa place accoutumée.

« Saturne aussi prend un aspect insolite. Selon toute apparence, il y a une puissante consflagration dans la ligne, jusqu'à présent obscure qui divise les anneaux ; à tel point que dans un ou deux endroits, toute la largeur semble être une suite d'élévations comme

de fer chauffé au rouge, et qui répandent une lueur blafâtre sur les parties adjacentes de l'anneau.”

Il n'est peut-être pas donné à tout astronôme de voir dans Saturne ou dans son anneau, des montagnes de fer chauffé au rouge; cette planète, neuf cent fois plus grosse que la terre, est aussi fort éloignée du soleil; et une grande conflagration dans son anneau, ou dans quelques uns de ses satellites, ne pourrait que lui être utile, en lui procurant plus de chaleur et de clarté. Mais voici quelque chose de bien plus extraordinaire; et dont les conséquences pourraient être beaucoup plus graves.

“ Ces changemens paraissent aussi s'étendre au-delà de notre système. La belle étoile Bételguèse, dans la constellation d'Orion, a tellement varié depuis l'Équinoxe du printemps, jusqu'à l'Équinoxe d'automne de cette année, qu'on en peut déterminer la distance. Elle semble s'approcher des limites solaires.”

A l'exception du rapprochement d'une étoile fixe, et de la possibilité d'en déterminer exactement la distance, les astronomes d'Europe ont vu mieux que notre *savant* Américain. Il y a plusieurs étoiles, disent-ils en substance, dont l'éclat est variable, et qu'on a nommées changeantes. L'étoile *o micron* de la Balance paraît d'abord secondaire et plus brillante qu'*alpha* et *bêta* de la même constellation: cet éclat dure quinze jours et diminue ensuite jusqu'à ce que l'étoile disparaisse entièrement. Les retours au plus grand éclat ont lieu après 334 jours.—Algol, ou *bêta* de Méduse, passe de la seconde à la quatrième grandeur dans une période de 69 heures. *Bêta* de la Lyre devient tertiaire tous les six jours. Il y a différentes opinions sur la cause de ces variations: les uns veulent qu'elles soient dues à des planètes qui, dans leurs révolutions s'interposent et causent des éclipses; les autres supposent que dans leur mouvement de rotation sur leur axe, ces soleils nous présentent des parties obscures; d'autres croient que la forme de ces astres est lenticulaire, et que la surface qui nous est offerte variant d'étendue, il en résulte un changement d'éclat.

Outre les étoiles que nous venons de mentionner, et d'autres encore, il en est dont la lumière *croît sensiblement avec la durée des siècles*. D'autres, au contraire, ont brillé d'un éclat extraordinaire, et ont disparu bientôt après. Telle est cette étoile de Cassiopée qui, en 1572, prit tout-à-coup une lumière plus vive que celle de Jupiter, et qui après avoir passé du blanc au jaunâtre, au jaune rougeâtre et enfin au blanc plombé, s'est éteinte seize mois après son apparition, sans avoir changé de place dans le ciel. On a vu de même, en 1604, dans le Sagittaire, une étoile très belle, qui disparut ensuite. La cause de ce singulier phénomène est inconnue: il paraît pourtant qu'on peut le croire dû à un vaste incendie; soupçon qui est fortifié par le changement de couleur, analogue à celui que nous offrent sur la terre les corps que nous voyons s'enflammer et s'éteindre.

Mais ce n'est pas avec la durée des siècles que l'éclat de l'étoile Bételguèse a crû *sensiblement* aux yeux de l'astronôme américain ; c'est dans l'espace de quelques mois, d'un équinoxe à l'autre de l'année dernière. Nous avouons qu'il y a là de quoi confondre non seulement la raison, mais encore l'imagination, surtout si l'on veut attribuer le phénomène à une *sensible* diminution d'éloignement opérée dans le court espace de six mois. Pour comprendre que cette supposition est incompréhensible, et ridiculement contraire à la vraisemblance et à la rationalité, il suffit de savoir que le diamètre de l'écliptique terrestre, quoique long de 70,000,000 de lieues, est trop court pour que, par son moyen, on puisse mesurer la distance de l'étoile fixe la plus voisine de la terre, tant cette distance est immense. Qu'on observe avec soin, disent les astronomes, la distance d'une étoile à l'écliptique dans la durée de six mois ; la terre a parcouru la moitié de son orbite, et si la parallaxe annuelle existe, cette distance aura dû varier graduellement dans cette durée, de toute la valeur de cet angle : or, on n'a jamais pu parvenir à observer le moindre changement ; et comme on peut compter sur une exactitude d'à peu près deux secondes, il faut en conclure que si la parallaxe avait 2 sec., on l'aurait reconnue. On soupçonne, plutôt qu'on affirme l'existence de cette parallaxe de 2 sec. pour Sirius et la Lyre : ces étoiles sont donc cent mille fois au moins plus éloignées de nous que le soleil, c'est-à-dire d'au moins 3,400,000,000 de lieues. Le spectateur placé dans l'un de ces astres ne verrait l'orbe terrestre que sous un angle de 4 sec. au plus, et l'épaisseur d'une soie suffirait pour cacher notre système planétaire entier, quoiqu'il soit vingt fois plus long que l'écliptique, ou d'un milliard quatre cent millions de lieues.

S'il n'est pas possible qu'une planète, même la plus éloignée de son centre d'attraction ou de gravitation, passe d'un système solaire dans un autre, parce qu'un corps, fut-il grand comme Uranus, ou même comme Jupiter, quinze cent fois plus grand que la Terre, ou plus petit qu'un grain de poussière, parce qu'un corps quelconque, disons-nous, ne peut pas désobéir à une puissance majeure, pour obéir à une puissance mineure, sinon nulle pour lui, encore moins est-il possible qu'une étoile fixe, qu'un soleil, centre d'attraction et de gravitation, s'approche ou s'éloigne d'un autre soleil. Comme depuis qu'on observe la voute étoilée, on n'a jamais remarqué aucun rapprochement ni aucun éloignement entre les étoiles fixes, qu'au contraire on les a toujours vues à la même distance les unes des autres, on en doit conclure qu'elles sont toutes à la place que l'ordre naturel ou physique, la puissance conservatrice, leur a assignée pour l'équilibre, l'harmonie et le maintien des lois qui régissent l'univers. Il n'y a d'exception que dans la constellation de Cassiopée, où deux étoiles tournent périodiquement l'une autour de l'autre, et paraissent former des systèmes à part dans l'espace.

Une partie des choses énoncées par le professeur de New-Haven nous semble être le fruit d'une imagination exaltée; le reste, en y apportant la rectification nécessaire, rentre dans le domaine des faits, ou phénomènes physiques ou astronomiques, qui ont toujours été observés, et qui très probablement le seront toujours.

FAITS CURIEUX, &c.

L'ILE-MARIVAUT, l'un des plus braves gentilshommes de l'armée de HENRI III, ayant rencontré MAROLLES, qui servait dans l'armée de la ligue, lui demanda s'il n'y avait pas quelqu'un de son parti qui voudrait rompre une lance pour l'amour des dames. "Il y en a mille, lui répondit Marolles; mais il n'en faut pas d'autres que moi seul. — Vous êtes donc vaillant et amoureux, lui dit Marivaut; je vous en estime davantage, et cela suffit." La partie fut remise au lendemain, et le combat se fit avec un grand appareil. Les deux armées et toutes les dames furent témoins de la victoire de Marolles. Il enfonça le fer de sa lance dans l'œil de son adversaire, et Marivaut tomba mort de ce coup. Le vainqueur fut ramené à Paris, au milieu des fanfares et des acclamations publiques. Les dames couronnèrent sa victoire, et le peuple, qui se pressait dans les rues pour le voir passer, en fit le soir des feux de joie. Les beaux esprits composèrent des vers en son honneur.

Pendant que HENRI IV s'occupait à réduire les ligueurs, le duc d'ANGOULÊME, fils naturel de CHARLES IX, qui suivait l'armée du roi, attaqué depuis quelques jours de la fièvre, sentit redoubler son mal, et fut obligé de rester à Meulan. On commençait à désespérer de sa vie. Les médecins l'avaient condamné, lorsqu'un d'entre eux imagina un moyen de le sauver, en donnant à ses sens une secousse capable d'opérer une révolution. Il imagina donc de le faire rire; la chose n'était pas facile: on n'est point porté à la joie lorsqu'on voit le tombeau entr'ouvert.

Pour y parvenir, le secrétaire du duc, son intendant, deux personnages âgés chacun de soixante ans, et son capitaine des gardes, vieux militaire d'un extérieur très grave, se présentèrent tous trois devant le lit de leur maître, entièrement vêtus de blanc. Le capitaine des gardes, qui était au milieu, frappait alternativement sur les joues de ses deux voisins, qui avaient chacun sur la tête un bonnet rouge avec des plumes de coq, et qui tâchaient, l'un après l'autre, de lui abattre son chapeau de forme ridicule. A la vue de cette scène burlesque, le malade éclata de rire, saigna du nez abondamment, et éprouva une révolution qui le sauva.

Il existe encore à Edimbourg de vieilles maisons consacrées, par des souvenirs de meurtres et de suicides. Il y a des chambres qui ont conservé le nom des événemens dont ils ont été la scène. Il

n'y a pas longtems qu'un vieillard parlait d'un escalier dans le *Law-Market* qu'on suppose être la demeure de l'esprit d'un gentilhomme, qui a été mystérieusement assassiné, au milieu du jour, comme il montait chez lui, il y a environ un siècle. Nous ajouterons qu'il y a derrière la bourse une maison maudite, dont la superstition des vieillards raconte des choses effrayantes. On dit que dans un temps reculé, tous ceux qui l'habitaient étaient forcés de l'abandonner, par d'étranges apparitions qui avaient lieu dès la première nuit de leur résidence.

Depuis ce temps la maison fut abandonnée et resta constamment fermée. On en voit une autre près de la cour de Buchanan, dans le *Law-market*, dans l'endroit où est né le célèbre éditeur de la *Revue d'Edimbourg* ; elle est fermée depuis un temps immémorial. L'histoire rapporte qu'un soir, comme on faisait les préparatifs du souper, une apparition força la famille et les convives à prendre précipitamment la fuite et à abandonner la maison. A dater de ce soir là, elle n'a jamais été ouverte, aucun des meubles n'en a été emporté, et même l'oie qui, sur le procès-verbal, est constatée s'être trouvée cuite au moment de l'épouvantable aventure, est encore au feu. Personne ne sait à qui appartient cette maison, personne ne s'en est informé ; pas un être vivant n'en a vu l'intérieur : c'est une maison condamnée. Sous le voile de tant de circonstances extravagantes se trouvent sans doute quelques sinistres particularités. Du reste personne ne réclame la propriété de cette maison. A demi tombée en ruine, ainsi que le pont par lequel on y arrivait, elle reste encore aujourd'hui un objet de terreur et de superstition.—*Journal Littéraire d'Edimbourg*.

M. le curé de Rouge, canton de Quérigut, département de l'Ariège, en faisant déblayer le terre-plain qui dominait l'église de cette commune au nord, a découvert à plus de huit mètres (plus de 24 pieds) de profondeur, des ossemens humains d'une proportion qui a paru extraordinaire (*grandia ossa*) : deux individus, sans doute deux guerriers, paraissent avoir été inhumés en ce lieu, côte à côte. Entre les deux squelettes était un bout de lance en bronze de forme élégante. On suppose que le tombeau qu'on a découvert remonte au moins à la civilisation gallo-romaine : la matière de la lance porte à le penser. On a trouvé près de là une chambre sépulcrale creusée dans le roc : on y voit encore des restes de peintures à fresque.

On a déjà parlé d'une caricature politique représentant Sir Robert PEEL et Lord John RUSSELL, habillés en médecins et disputant sur les causes de la mort de *John Bull*. En voici une autre qui fait en ce moment fureur à Londres, et dont l'idée est empruntée à la mythologie. On connaît la fable de PELIAS : MEDEE avait persuadé à ses trois filles de l'égorger, et de faire bouillir ses membres dans une chaudière, pour lui rendre une nouvelle vie avec la jeunesse. On vient de faire à Londres un

480 *Naissances, Mariages, Décès, Commissions.*

dessin qui représente Pélidas sous la figure de John Bull. Le malade est étendu sur son lit de douleurs ; autour de lui sont les Péliades (en anglais *Peeliades*), sous les traits de Sir Robert Peel, de Lord STANLEY et de Sir James GRAHAM : On lui ouvre les veines avec une lancette, sur laquelle sont inscrits ces mots : *Income tax*. John Bull est en défaillance, et paraît succomber sous la perte de son sang.

NAISSANCES, MARIAGES, DECES, COMMISSIONS.

- Nés :** A Chambly, le 30 janvier, au Dr. C. BOUCHER de GROSBOTS, un fils ;
 A Montréal, le 6, à M. David FRANCHERE, une fille ;
 A Québec, le 11, à F. Réal ANGERS, Ecuyer, une fille ;
 A Saint-Mathias, le 12, à Timothée FRANCHERE, Ecuyer, une fille ;
 A Ste. Marie de Monnoir, le 14, au Dr. HEBERT, un fils ;
 A Montréal, le 16, à M. G. H. CADIEUX, Notaire, un fils ;
 Au même lieu, le 23, à M. John PRATT, Marchand, une fille.
- Mariés :** A Montréal, le 24 janvier dernier, M. Jean-Louis MERCIER à Dlle. Calixte LARRIVE'E ;
 Le même jour, à Saint-François du Lac, C. F. BERNIER, Ecuyer, à Dlle. Archange BELAND ;
 A Saint-Edouard, le 30, M. Félix LABELLE, Notaire, à Dlle. Sophie NOLIN ;
 A Varènes, le 4 février courant, Aimé MASSUE, fils, Ecuyer, à Dlle. LUS-SIER, fille de feu Eustache LUSSIER, Ecuyer ;
 A Québec, le 9, M. J. B. FRECHETTE, fils, à Dlle. Geneviève HUOT ;
 Au même lieu, le même jour, J. TALBOT, Ecuyer, Notaire, à Dlle. Marie Marguerite FRECHETTE ;
 A Saint-Thomas, le 14, Joseph MARMETTE, Ecr., D. en M., à Dlle. Claire Eliza, fille d'Etienne P. TACHE, Ecr., D. en M. et M. P. P. ;
 A Saint-Jean, le 20, William SEWELL, Ecr., Schérif de Québec, à Dlle. Lavinia Mary Ann GRIFFIN.
- Décédés :** A Québec, le 28 janvier dernier, François DE LA GRAVE, Ecuyer, âgé de 72 ans ;
 A Montréal, le 30, M. Gaspard DEGEN, âgé, dit-on, de 110 ans ;
 Aux Trois-Rivières, le 30, à l'âge de 18 ans, Dlle. Marguerite, fille de Pierre DESFOSSE'S, Ecuyer ;
 A Montréal, le 4, à l'âge de 3 ans, F. X. Siméon, enfant de M. J. A. BOURDON ;
 Au même lieu, le 8, à l'âge de 21 ans et 5 mois, Joseph POMINVILLE, Ecr., Médecin et Chirurgien ;
 Le même jour, à St. Jacques de l'Achigan, à l'âge de 54 ans, J. M. RAYMOND, Ecuyer, ci-devant membre de la Chambre d'Assemblée, et Régistrateur du Comté de Leinster ;
 A Phillipsburg, Baie de Missiskoui, le 10, à l'âge de 2 ans et 6 mois, Emilie Antoinette, enfant d'Edmund PEEL, Ecuyer ;
 A Montréal, le 11, à l'âge de 4 ans et 9 mois, Jacques Edmond, enfant de feu Hugues Edmond BARRON, Ecuyer ;
 A St. Roch de l'Achigan, le 12, M. Charles DUFRESNE, âgé de 72 ans ;
 A Montréal, le 16, à l'âge d'environ 30 ans, Dame Anna WALTON, épouse de Charles T. GRECE, Ecuyer ;
 Au même lieu, le 17, M. William GILLESPIE, âgé de 30 ans.
- Commissionnés :** William ERMATINGER, Ecuyer, Surintendant de Police pour la Cité de Montréal ;
 J. W. DUNSCOME, Ecuyer, Député Directeur de la Maison de la Trinité ;
 Olivier LAURIER, Ecuyer, Médecin et Chirurgien.